

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DE SOI À L'AUTRE : LA CONVERSATION

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR

MARIE-JOSÉE ROY

MAI 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Il m'est impossible de remercier, comme j'aurais pourtant souhaité le faire, chacune des personnes qui ont contribué à l'élaboration de ce mémoire. Qu'elles soient tout de même ici remerciées.

Je tiens à remercier, en tout premier lieu, mon directeur Charles Perraton. Sans son attitude critique, sa rigueur, sa patience et sa très grande disponibilité, ce mémoire n'aurait tout simplement jamais vu le jour.

Je tiens également à remercier Édouard Molinaro, Sophie Thibault, Charles Berling, Stéphane Lépine, Françoise Faucher, Gérard Poirier, Lorraine Pintal, Simon Durivage et Joël LeBigot pour leur contribution, essentielle à ce projet de mémoire.

Enfin, de façon toute spéciale, je remercie Delphine pour son généreux soutien.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I De la communication à la conversation : du faire à l'être.....	11
1.1 La communication : si dire c'est faire .....	11
1.2 La conversation : c'est être connecté .....	20
1.3 Être à ce qu'on dit, à ce qu'on fait .....	21
CHAPITRE II Partitions sur un même thème : théories de la conversation.....	23
2.1 Le point de vue sociologique : l'affirmation de soi .....	26
2.2 Le point de vue historique : la théâtralisation de soi.....	32
2.3 Le point de vue philosophique : la connaissance de soi .....	39
2.4 Synthèse des points de vue : l'étincelle à l'origine de la rencontre .....	44
2.5 Le point de vue retenu : la conversation selon Theodore Zeldin.....	48
CHAPITRE III Variations sur un même thème : pratique de la conversation .....	57
3.1 Oser se mettre en rapport avec l'autre.....	57
3.2 Propos recueillis : Qu'est-ce que la conversation? .....	61
Interlocuteur 1 .....	61
Interlocuteur 2.....	63
Interlocuteur 3 .....	67
Interlocuteur 4.....	70
Interlocuteur 5 .....	73
Interlocuteur 6.....	76
Interlocuteur 7 .....	80
Interlocuteur 8 .....	82
Interlocuteur 9.....	85
CHAPITRE IV Pour une définition de la conversation.....	89
4.1 Conception originale de la conversation .....	90



La conversation est un art.....	90
L'étincelle.....	90
Être connecté à soi.....	91
Être connecté à l'autre .....	92
Un lieu : la parole partagée.....	93
CONCLUSION .....	95
BIBLIOGRAPHIE .....	102
ANNEXE.....	108

## RÉSUMÉ

Ce mémoire porte sur la conversation. Ce qu'on en sait et ce qu'on en dit. Dans notre culture de communication, qu'est-ce que la conversation? Quel est son sens et sa pertinence? Le but de ce mémoire est de présenter une définition originale de la conversation et d'amener l'autre, le lecteur à être dans la conversation, à être avec ce qui est en dedans de lui. Nous n'avons pas la volonté de démontrer ce qu'est ou ce que devrait être la conversation mais bien d'admettre une idée, la nôtre, et de la partager. De cette façon, nous souhaitons que le lecteur qui ne partage pas cette idée prenne part à sa façon à la conversation pour en enrichir le sujet.

Pour définir la conversation, nous devons d'abord replonger dans cette vastitude que représente la communication, notre culture de communication afin d'en présenter une vue d'ensemble. Cette première exploration nous permet de mieux savoir ce qui spécifie la conversation. Dans un deuxième temps, nous fréquentons les textes d'auteurs choisis, différentes théories de la conversation pour se faire une idée à soi. Nous nous imprégnons des points de vue anthropologique, sociologique, historique et philosophique que reprend le propos plus rassembleur de Theodore Zeldin. Nous confrontons son point de vue et retenons l'étincelle qu'il nous transmet et qui devient le symbole lumineux de ce mémoire. Puis nous allons vers l'autre et c'est ici où l'objet, la conversation, devient son propre moyen pour l'atteindre. Nous recueillons au cours d'entretiens le propos d'interlocuteurs invités à nous partager leur définition de la conversation. C'est ainsi que de soi à l'autre, dans le silence tout comme dans la parole partagée s'élabore notre propre définition de la conversation. En se reconnectant à soi il devient plus facile de se connecter à l'autre ce qui permet de faire jaillir sa propre étincelle de vie.

Liste de mots clé : communication, conversation, connexion, étincelle, sociologie, histoire, philosophie, interlocuteurs, définition originale.

## INTRODUCTION

À la lecture de l'essai de Theodore Zeldin *De la conversation*, nous nous sommes demandés quelle était la place de la conversation dans notre société. Qu'est-ce que la conversation au juste? Quel est son sens et sa pertinence? Comme le souligne Zeldin, « parler ne change pas forcément ses idées ni ses sentiments personnels, pas plus que les idées et sentiments d'autrui, mais je crois que le XXI<sup>e</sup> siècle doit avoir une nouvelle ambition : promouvoir [...] la conversation qui transforme les gens.<sup>1</sup> » Zeldin distinguerait-il la conversation de la communication? La conversation transforme-t-elle vraiment les gens? On verra dans ce mémoire qu'il reconnaît la conversation pour distincte de la communication selon certains traits particuliers. Zeldin est professeur d'histoire à l'université d'Oxford. Il nous apportera son éclairage sur son idée de la conversation dans ce mémoire. Sa réflexion et sa définition seront au cœur de notre ouvrage.

La lecture de son ouvrage *De la conversation* a permis d'identifier différents éléments du problème de la difficulté à converser : qu'elle soit amoureuse, familiale, amicale ou professionnelle, il semble que la conversation soit en mal de « mots pour se dire ». Les amoureux éprouvent de la difficulté à dire ce qu'ils ressentent alors que les enfants nous rappellent que « parler, c'est grandir ». Certaines personnes trouvent plus facile de parler à des machines qu'à leur voisin. D'autres préfèrent pratiquer le dialogue de sourd. Mais n'est-il pas pire sourd que celui qui ne veut pas entendre? La difficulté ne vient-elle pas du refus de vouloir comprendre, d'entendre et donc d'engager la conversation? La conversation de soi à l'autre semble être un art de plus en plus difficile, délaissé au profit de notre culture de communication. À quoi cela tiendrait-il?

---

<sup>1</sup> *De la conversation*, Paris, Fayard, 1999, p. 13.

D'autre part, cette difficulté à entrer en conversation avec l'autre, à le rencontrer n'est pas sans rappeler le « pacte ignoré » du prologue de Tzvetan Todorov<sup>2</sup> dans son ouvrage *Le jardin imparfait*, alors que le diable en vint à déclarer à l'Homme moderne :

tu n'auras plus d'idéaux ni de valeurs : tu seras un "matérialiste". Plus de prochain : les autres hommes continueront d'exister, bien entendu, mais ils ne compteront plus pour toi. Ton cercle se rétrécira : d'abord à tes connaissances, ensuite à ta famille immédiate, pour se limiter enfin à toi-même ; tu seras "un individualiste". Tu essaieras alors de t'accrocher à ton moi, mais celui-ci sera à son tour menacé de dislocation.<sup>3</sup>

Et tout ça avec et à cause du triomphe des médias de communication et de la culture de communication dans laquelle nous vivons. Sans aucun doute nous vivons dans un monde de communication, mais quelle est la place de la conversation ?

Encore faudrait-il une étincelle pour nous allumer, nous reconnecter à nous-même. L'étincelle est la plus petite énergie transmissible qui soit, propice au devenir. Elle est contenue au départ au plus profond de notre être : le cœur, lieu du sentiment et centre de l'énergie. Nous qui nous targuons d'être dans une culture de la communication, ne négligeons-nous pas sa plus belle expression : la conversation ? En supposant qu'elle soit en perte de vitesse par rapport aux nouveaux moyens de communication, à la culture de communication dans laquelle nous vivons, comment pourrions-nous lui redonner ses lettres de noblesse et comment le faire ? La conversation posséderait-elle ce que la communication est en train de perdre ou peut-être même de tuer ? Voilà ce qu'il nous intéresse d'explorer dans ce mémoire. Nous

---

<sup>2</sup> Tzvetan Todorov est directeur de recherche au CNRS. Il expose dans cet ouvrage le pari des *humanistes*, pari qui consiste à garder la liberté sans abandonner pour autant les valeurs, la société et le moi.

<sup>3</sup> *Le jardin imparfait : la pensée humaniste en France*, Paris, Grasset, 1998, p. 10-11.

souhaitons explorer le sujet de la conversation dans le dessein de partager notre idée de la conversation et à amener l'autre, le lecteur, à être dans la conversation, à être avec ce qui est en dedans de lui.

Précisons toutefois que ce projet de mémoire est avant tout l'objet d'une problématisation; nous comptons donc moins, au cours de ce mémoire, valider ou invalider quelque hypothèse que ce soit, que de chercher à comprendre ce qu'est la conversation et de mettre en relief un certain nombre d'enjeux qu'elle soulève à l'ère de la communication de masse.

Dans le premier chapitre, nous partirons d'une définition de la communication pour mieux savoir ce qui spécifie la conversation; préciser l'une à partir de l'autre afin de voir ce qui les réunit hier comme aujourd'hui. De cette façon, nous tenterons de définir la conversation pour savoir quel sens lui donner tant sur le plan étymologique que dans ses différents usages sociaux, culturels, historiques et philosophiques. La littérature offre à cet égard un certain nombre d'ouvrages qui traitent de la conversation sous différents points de vue dont la présentation permet de tirer une synthèse que résume bien Zeldin. Nous retiendrons le point de vue de Zeldin comme étant le point de vue sur lequel nous allons développer ce qu'est la conversation. Trois points de vue seront retenus ensuite dans ce deuxième chapitre : un point de vue sociologique et anthropologique, un point de vue historique et un point de vue philosophique.

Dans le deuxième chapitre, nous explorerons quelques théories de la conversation, différentes partitions sur un même thème. « L'art de la conversation est le plus grand art. Ceux qui aiment briller n'y entendent rien. Parler vraiment, c'est



aimer, et aimer vraiment, ce n'est pas briller, c'est brûler.<sup>4</sup> » Tout aussi passionnée et passionnante qu'elle soit, cette hardiesse verbale s'accorde fort bien avec la partition des auteurs retenus puisqu'elle en dessine, d'une certaine façon, toute la portée. Si autrefois, converser voulait dire briller, peut-on présumer aujourd'hui que converser veuille dire aimer, s'aimer et être connecté à soi et à l'autre? Sans doute est-il trop tôt pour répondre.

Au commencement était le verbe « emprunt au latin classique *verbum*, *verbi* "mot, terme, parole" (*verba facere* "parler"), opposé à *res* "chose" (rien) dans l'opposition entre les signes du langage et la réalité. Le mot est d'abord attesté au sens latin de "parole, suite de paroles"<sup>5</sup> ». Mais avant tout était l'Homme. D'une part, on parle de la parole et de l'autre de l'Homme de parole. L'homme tel qu'il est vu comme membre d'un groupe ayant à communiquer avec ses semblables. Pour illustrer cette idée, Claude Hagège, Bronislaw Malinowski, Erving Goffman et Theodore Zeldin nous aideront à comprendre comment l'échange, la conversation est un moment important dans la méthode anthropologique et sociologique.

Du point de vue de l'histoire, Benedetta Craveri et Marc Fumaroli présenteront un aperçu des moments essentiels de la conversation depuis le siècle des Lumières. Instrument de pouvoir

dans un processus de la théâtralisation du moi, la conversation prenait une importance cruciale. Elle représentait le moment où l'individu était le plus exposé, socialement parlant, et elle exigeait un contrôle savant de tous ses

---

<sup>4</sup> Christian Bobin, *Autoportrait au radiateur*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1997, p. 55.

<sup>5</sup> *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1992.



moyens expressifs : le ton, la voix, les gestes, l'attitude, l'expression du visage étaient mobilisés à l'égal de la parole.<sup>6</sup>

Nous verrons comment cette mise en scène de soi sous l'égide du Roi-Soleil, entre autres, exigeait un renoncement à l'intimité et n'était, en fait, que « l'esprit » de société.

Pour les philosophes, il semble que la conversation constitue une méthode de pensée. Bien avant les Lumières, n'est-ce pas Socrate qui donna la mesure tant par son ironie et sa maïeutique que par son art du dialogue et de la remise en question? Et pourtant, il semble, dans une société où le bruit et la vitesse dominant, que l'on entende de moins en moins toute la résonance de son « connais-toi, toi même<sup>7</sup> ». Comment pouvons-nous transmettre quelque chose d'authentique si on ne sait reconnaître nos propres émotions? « Être » et « paraître », sont-ils les faces respectives de la conversation et de la communication?

Nous verrons ce qu'en pense Sénèque dans ses *Lettres à Lucilius*, puisqu'il nous faut peut-être « réapprendre à vivre<sup>8</sup> », ce qui semble être le défi le plus important de l'Homme sur cette terre. Pour Gilles Deleuze, « un entretien pourrait être, simplement, le tracé d'un devenir<sup>9</sup> » et ce qu'il appelle une « double capture<sup>10</sup> » lors de la rencontre de deux êtres d'où émerge un devenir, une évolution a-parallèle.

---

<sup>6</sup> Benedetta Craveri, *L'âge de la conversation*, Paris, Gallimard, 2002, p. 245.

<sup>7</sup> Référence à l'inscription grecque du temple de Delphes et dont Socrate fit sa devise.

<sup>8</sup> Concernant le texte de Sénèque *Apprendre à vivre : lettres à Lucilius*, Paris, Arléa, 1990.

<sup>9</sup> Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996, p. 8.

<sup>10</sup> Une définition claire de la notion de devenir (sur laquelle nous reviendrons) apparaît dans *Dialogues* de Deleuze.

Cette « double capture » au cours de laquelle il y a un échange rejoint l'idée que se fait Zeldin de la conversation pour qui la rencontre permet l'étincelle, la plus petite énergie transmissible qui soit. Comme la conversation est aussi ponctuée de silences, André Jacob, dans son *Introduction à la philosophie du langage*, nous propose « les silences d'ouverture et le silence de clôture »<sup>11</sup>.

Finalement, Ludwig Wittgenstein sur l'esthétique insiste sur ce point : « à apprendre les règles, vous parvenez à un jugement toujours plus affiné.<sup>12</sup> »

Évidemment, cette eurythmie de points de vue précise l'objectif de ce mémoire : tenter de définir, d'une part, les particularités de la conversation tant dans ses différents usages sociaux, culturels, historiques et philosophiques, que dans son contenu intime, politique, esthétique et technique. D'ailleurs, la présentation de ces points de vue permettra de tirer une synthèse que l'on retrouve chez Zeldin. Notre leitmotiv, le fil conducteur sera l'étincelle qui procède de la rencontre. Nous verrons comment chaque auteur reprend cette idée de l'étincelle que nous propose Zeldin dans sa définition de la conversation.

Nous retiendrons le propos de Zeldin, historien de formation qui se pose toutefois ici en tant que sociologue puisqu'il compose sur le thème *De la conversation* à l'aube du troisième millénaire. Quand les causeries matinales de Zeldin ont été diffusées à Londres sur Radio-4, de nombreux auditeurs ont écrit à la BBC pour en réclamer les textes. Son œuvre reste pour nous, dans le cadre de cette recherche, un incontournable. Pour Zeldin, « de la rencontre de deux esprits naît une

---

<sup>11</sup> Selon la formulation d'André Jacob dans *Introduction à la philosophie du langage*, Paris, Gallimard, 1976, p. 174.

<sup>12</sup> Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversation sur l'esthétique*, Paris, Gallimard, 1982, p. 23.

étincelle, et ce qui m'intéresse vraiment, ce sont les nouveaux festins de paroles que l'on peut créer à partir de ces étincelles.<sup>13</sup> » L'explication et la compréhension de cette définition sont au cœur de notre questionnement.

Dans le troisième chapitre, nous ferons la pratique de la conversation. Sensible au timbre, à l'étoffe, à l'étendue et à la souplesse de voix riches et bien conduites, nous présenterons les propos d'interlocuteurs choisis qui ont bien voulu nous dire ce qu'est pour eux la conversation. Une deuxième pièce, plus improvisée cette fois, mais sur un même thème puisqu'il s'agira alors d'entrer dans le vif du sujet afin d'en chercher d'autres tonalités. Nous marquerons la cadence en donnant la note à différents interprètes; cela permettra de vivre le sujet, de mettre des voix à l'unisson, d'entrer en conversation.

En d'autres mots, nous allons, après avoir fait une enquête, rendre compte et interpréter différentes entrevues faites auprès de personnes bien avisées de répondre à la question « qu'est-ce que la conversation? » et tenter d'élaborer un point de vue original de la conversation à partir du point de vue de chacun de ces interlocuteurs.

L'idée de faire des entrevues est née du désir d'aller sur le terrain pour mettre à l'épreuve nos préjugés sur la conversation. L'entrevue sera le moyen par lequel nous chercherons à obtenir de l'information auprès de personnes que nous croyons intéressées, concernées par le sujet. Elle nous permettra d'établir un contact avec autrui, de découvrir des pistes de recherche insoupçonnées et de confronter les différents points de vue et la véracité des informations obtenues.

---

<sup>13</sup> *De la conversation, op. cit.*, p. 27.

Notre insertion sociale repose sur la capacité d'attention que nous sommes susceptibles de porter aux autres. Cette capacité d'attention dépend, d'une part, de notre capacité à écouter autrui. « L'autre ou autrui, c'est un moi qui n'est pas moi<sup>14</sup> » disait Sartre. Savoir écouter est un don rare, peut-être même est-ce là une des conditions essentielles à la conversation. Il nous faut donc le cultiver. Dans l'entrevue, l'art de l'écoute se conjugue à celui de prendre la parole à son tour pour poser des questions. C'est en effet à travers les questions que l'on peut relancer ou renouveler le témoignage de celui ou celle qui parle. Bien évidemment, la question ne doit pas avoir pour objet de mettre en valeur celui qui la pose – phénomène, il nous semble, que l'on observe abondamment dans les médias de communication – mais plutôt celui qui y répond afin de rendre son expression plus facile, plus riche, ou d'éclairer tel ou tel autre aspect de son témoignage qui serait resté dans l'ombre. Poser des questions permet de transformer un simple témoignage en une sorte d'œuvre contrapuntique au cours de laquelle les deux interlocuteurs jouent un rôle éminent, l'un mettant l'autre en valeur. Le sommet de cette rencontre est atteint, nous le croyons, lorsque l'interviewer suscite des réponses tellement profondes et tellement spontanées qu'elles permettent l'étincelle. Voilà ce qui nous intéresse; et pour toutes ces raisons, nous avons privilégié l'entrevue car il nous semble que de toutes les méthodes proposées dont l'observation documentaire, les sondages, l'observation directe et l'observation participante, elle est sans aucun doute celle qui nous permettra de vibrer au rythme de notre sujet, celle qui permet le plus d'entrer en conversation et de contribuer à une œuvre collective.

C'est ici que l'objet (la conversation) devient son propre moyen pour l'atteindre, que la méthode représente un enjeu aussi bien esthétique (œuvre) que (éthique) collective. L'étincelle est à l'origine de la rencontre mais c'est la rencontre

---

<sup>14</sup> Jean d'Alençon, *Les risques du bonheur : conversation philosophique*, Paris, Brépols, 1997, p. 84.

qui permet l'étincelle. Voilà ce que nous avons tenté de faire au cours d'entrevues : écouter ce que l'autre avait à nous dire à propos de la conversation.

Ce mémoire n'aurait pu voir le jour sans la contribution essentielle de nos interlocuteurs qui ont bien voulu réfléchir à haute voix à la question « qu'est-ce que la conversation? » dans l'ouverture et le partage. Nous avons choisi ces interlocuteurs pour leur compétence conversationnelle reconnue dans le monde de la communication, tant médiatique – Sophie Thibault, Simon Durivage, Joël Lebigot –, que cinématographique – Édouard Molinaro, Charles Berling – et théâtrale – Françoise Fauché, Stéphane Lépine, Gérard Poirier et Lorraine Pintal.

Toutefois, il importe moins de savoir ce que l'un ou l'autre de ces interlocuteurs qui est au cœur de la conversation ou de l'exercice de l'art de la conversation pense de la conversation que ce qu'il ou elle peut apporter comme contribution à l'élaboration d'un point de vue original de ce qu'est la conversation.

Nous qui nous targuons d'être dans une culture de la communication, ne négligeons-nous pas sa plus belle expression ? Dans cet ordre d'idée, le quatrième chapitre sera l'occasion de synthèse. Nous présenterons une conception originale élaborée à partir de ce que nous avons lu sur la conversation et de ce que nos interlocuteurs nous en ont dit. Eurythmie ou cacophonie? Quel sens donner à la conversation et comment pourrions-nous rendre compte de sa pertinence? Nous présenterons notre conception de la conversation.

Nous verrons également en quoi le point de vue de Zeldin aide à faire triompher une certaine conception de la conversation qui est présente en filigrane des points de vue des personnes interviewées. Ainsi, peut-être sera-t-il possible de



composer une ode qui confèrera à la conversation toute la musicalité de la parole partagée.

Enfin, dans la conclusion, nous reprendrons le projet initial et nous présenterons une synthèse de cette recherche. Nous en tirerons les grandes lignes, puis élaborerons sur ce que nous avons constaté tout au long de cette recherche. Nous exposerons les limites de ce travail de même que ses forces en prévenant le lecteur que le but de cette recherche est de définir la conversation dans notre monde actuel qui n'a jamais autant communiqué pour la promouvoir en tant qu'étincelle de vie.



## CHAPITRE I

### DE LA COMMUNICATION À LA CONVERSATION : DU FAIRE À L'ÊTRE

#### 1.1 LA COMMUNICATION : SI DIRE C'EST FAIRE

Peu importe l'endroit, nous sommes pratiquement toujours en communication avec quelqu'un, quelque part et ce même dans nos silences les plus profonds. « On ne peut pas ne pas communiquer<sup>15</sup> » comme nous l'indique Watzlawick. La communication, c'est comme l'air qu'on respire, on est toujours en situation de communication.

À travers tout ce qu'on peut lire on s'aperçoit vite que la communication est un ensemble vaste ce qui fait qu'on ne peut définir la communication en tant que telle mais nous allons définir certains des domaines qu'elle recouvre. Comme le dit Bateson, « nulle part ni pour personne n'existe La communication. Ce terme recouvre trop de pratiques, nécessairement disparates, indéfiniment ouvertes et non dénombrables.<sup>16</sup> » À titre de premier exemple, il suffit de regarder les programmes de communication qu'offrent nos différentes universités pour se rendre compte de cette vastitude, de toutes les disciplines et champs de spécialisation qu'ils recouvrent.

Pour cette raison, il faut circonscrire le sens de ce mot emblématique dont l'écho multiple se répercute dans plusieurs disciplines. Dans le texte qui suit, nous

---

<sup>15</sup> Selon Paul Watzlawick de l'école de Palo Alto dans *Introduction aux sciences de la communication*, Paris, Éditions La Découverte, 2001, p. 48.

<sup>16</sup> Daniel Bounoux, *Introduction aux sciences de la communication*, Paris, Éditions La Découverte, 2001, p. 7.

aborderons la « communication » d'un point de vue étymologique afin d'en comprendre mieux le sens.

La définition de la communication, du latin « communicatio » signifie « mise en commun, échange de propos, action de faire part<sup>17</sup> ». En partant de cette définition s'élabore notre idée de ce qu'est la communication.

Dans son sens plus général, la communication permet aux hommes d'être en relation et de vivre en groupes. Elle est ce lien qui cimente et permet le fonctionnement de toute société. Elle est une « manière d'être ensemble ». Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et l'avènement de la révolution industrielle, la société s'analyse à travers la notion de masse et non plus la notion individuelle et donc la nécessité d'organiser la communication et de créer des règles, un cadre très précis s'est imposé. La communication est devenue un domaine à part entière, elle s'est dotée de moyens depuis son cadre d'application jusqu'à devenir la planète communication, peut-être aussi parce qu'elle s'est trouvée dépassée par l'outil technologique.

Qu'ils soient sociaux, politiques, économiques ou culturels, les cadres d'application de la communication sont innombrables. La communication est de tous les milieux. De même, elle recoupe tellement de spécialités qu'il nous faut désormais l'enseigner. Les universités ont toutes un département de communication, lequel offre différents programmes menant à diverses spécialisations. De là nous viennent les professionnels en relations publiques, en journalisme, en publicité, en multimédias et en théorie de la communication. Tout ce monde travaille à communiquer et collabore à la fabrication d'une information destinée à rejoindre le plus grand nombre de personnes possibles, dans divers milieux, sans nécessairement

---

<sup>17</sup> *Dictionnaire historique de la langue française*, op. cit., 1992.

prendre en compte les besoins ou la réalité de ce public. L'important, c'est de communiquer un message à un public en ratissant le plus large possible.

Lorsqu'on parle du public, on signifie la masse. C'est la majorité opposée aux individus, ceux qui font exception et qui s'interrogent sur la qualité et le contenu de l'information en exerçant leur esprit critique. Les médias de masse qui s'adressent justement à la masse sont des groupes organisés qui ont un pouvoir, celui de nous transmettre le message qu'ils veulent bien nous faire passer. Cette majorité a le pouvoir, avec une efficacité calculée, d'accélérer la maturation de besoins nouveaux et celui de fabriquer les besoins du public en fonction de leurs besoins économiques. Ce qui nous inquiète et nous dérange dans cela c'est que la communication de masse conditionne notre façon de voir le monde en nous imposant sa façon de voir ou de traiter l'information, une information désormais continue dont l'un des effets est d'uniformiser la pensée. Lorsque la nouvelle est partout pareille, qu'y a-t-il d'intéressant? La convergence, c'est aussi la redondance utilisée comme moyen de contrôle, de sûreté dans la transmission de l'information, une musique monotone aux répétitions obstinées. Et plus encore, la convergence est un ogre qui mâche la pensée individuelle. Cet ogre est puissant, il le sait et n'autorise pas d'information riche ni plurielle. Et il en prend les moyens. Mais quel est le but de tout cela sinon celui de créer des consommateurs qui rentrent dans des statistiques de plus en plus spécifiques qu'on appelle des segments de marché.

Le mot communication comme le verbe communiquer ont connu un essor particulier dans le domaine de la publicité et des médias, dans notre culture de communication en général, on parle alors des techniques de la communication. C'est ici que la technologie est au service de la communication. La diversité des moyens techniques par lesquels on communique suscite tout un questionnement. La

technologie et plus encore l'utilisation qu'on en fait déshumanise-t-elle? Devient-elle un outil qui nous divertit du soi?

Prenons le cas de l'image. Diffusée en boucle tant au petit écran, sur une toile de cinéma que sur d'énormes panneaux publicitaires électriques qui défigurent la ville, qui envahissent nos transports en commun et qu'on exhibe à bord de véhicules publicitaires, l'image est partout. On met des images partout ce qui fait qu'on ne voit même pas ce qui est, ce qu'on cache désormais derrière l'image. On ne fait plus attention à l'architecture d'un édifice tapissé d'immenses affiches publicitaires. On ne regarde pas ou ne sourit pas aux gens sur le quai des stations de métros ou dans les métros, on accroche notre regard aux panneaux publicitaires ou à l'info qui défile par petites touches sur les écrans cathodiques qu'ont certains wagons. Certaines enseignes défigurent la nature et montent la garde en valeureuses sentinelles, perdues au beau milieu des champs. On ne peut même plus aller aux toilettes sans avoir une annonce, une publicité qui nous rebondisse en pleine face. Tout cela nous porte à croire que notre attention est constamment sollicitée et donc, que l'image nous distrait du soi et de l'autre. En fait, ce n'est pas l'image en soi qui est dérangeante mais plutôt cette obsession qu'ont les faiseurs d'images à mettre des images partout. C'est de cette façon qu'elle devient souveraine et qu'on use par la même occasion de son pouvoir que nous reconnaissons comme dérive marchande et propagandiste. La masse ne réfléchit plus, elle parle en termes de marques, d'objets vendeurs, de ce qui est facilement accessible parce que l'image est puissante.

De même, les biens ou les services qu'elle jette sur le marché ne peuvent y subsister sans l'habillage de la publicité, qui gomme la violence de la production et des relations marchandes, en enrobant l'objet dans le lubrifiant universel de la gentillesse, de l'humour ou d'une séduction sexy.<sup>18</sup>

---

<sup>18</sup> Daniel Bounoux, *Introduction aux sciences de la communication*, op. cit., p. 15.



Oui, grande souveraine, l'image nous sollicite de toute part et nous croyons que l'un de ses effets le plus pervers est qu'elle nous tient constamment à l'extérieur de soi. En ce sens la communication se vit plus dans le paraître que dans l'être.

Que dire du petit écran? Est-il nécessaire de mentionner qu'il est sorti depuis bien longtemps de nos salons pour s'imposer désormais dans les salles de gym, dans les salles d'attente d'hôpitaux, chez le médecin, chez le dentiste, depuis peu dans les pharmacies, depuis longtemps dans les bars, les cafés, les bistrots qui n'en finissent plus d'investir dans les écrans géants pour satisfaire leur clientèle plus particulièrement lors d'événements sportifs internationaux? Bien qu'encore ces événements sportifs soient parfois rassembleurs, nous connectent-ils réellement à l'autre? L'écran du soi-disant bonheur est partout! L'espace public et privé sont-ils désormais prisonniers de cette dérive marchande qui nous déconnecte du soi et nous coupe de l'autre? N'y a-t-il pas quelque chose d'alarmant dans cette sollicitation continue?

De même, sur l'Internet cette fois-ci, les mots courent au rythme de la communication électronique. Aujourd'hui, sur l'inforoute, les mots défilent si vite qu'ils oublient parfois à quoi ils ressemblent, c'est-à-dire qu'on les représente par des symboles, des icônes de toutes sortes. Prenons l'exemple du « texto », ces courts messages qui pullulent sur l'Internet. Ces abréviations, mots-lettres, chiffres-prépositions, « smileys », lettres-phrases, formules universelles, lettre pour mot « just 4 U » sont autant de signes de l'avancée technologique que traversent nos manières de communiquer. Cela va-t-il à l'encontre du bien écrire et de la bonne orthographe? Le symbole aura-t-il raison de l'orthographe? Ceux qui écrivent en mode texto savent le média qu'ils utilisent : c'est le *World Wide Web*, abondance abyssale d'écrits iconiques que l'occasion technologique a fait produire, qui n'a pas de règles de normalisation et qui devient une anarchie organisée. Le symbole plutôt que les

mots représente-t-il une nouvelle façon de s'exprimer et une menace contre la langue qui nous définit? Tout cela contribuerait-il à nous déconnecter de soi et de l'autre?

Que dire alors du moyen de communication en tant que tel? Pourquoi, par exemple, utiliser le courriel plutôt que de faire une visite à l'autre? Nous ne voulons pas signifier qu'il n'a pas son utilité car nous croyons effectivement qu'il contribue à repousser les frontières. Il peut nous permettre, entre autres, d'entrer en contact quasi instantané avec nos proches lorsqu'ils sont éloignés de nous. Cela est extraordinaire. Toutefois, ce qui nous interroge davantage en ce qui concerne la messagerie électronique c'est lorsqu'elle devient le médium par lequel se vivent les relations dans tout ce que cela implique, dans les émotions qu'elles suscitent – joie, peine, colère, tristesse – en mode virtuel et non réel, dans la projection plutôt que dans l'action. En ce sens, nous ne croyons pas que le clavardage rende à cette froideur technologique un caractère plus intime. Nous croyons plutôt qu'il sert à maintenir un contact qui n'est pas toujours vécu en mode réel. La technologie favorise la construction ipso facto de l'écran entre soi et l'autre. On désapprend à partager avec l'autre physiquement dans l'instant présent.

Il en est de même pour la communication téléphonique et ce, même si, à l'ère des nouvelles technologies, Fido (le cellulaire) rime avec fidélité et donne l'impression d'être relié à l'autre avec l'idée qu'on ne sort plus sans avoir « ses copains en laisse ». Le téléphone cellulaire nous attache à l'autre, mais il peut nous en couper aussi. Nous ne voulons pas sous-entendre ici qu'il n'a pas son importance. Nous croyons qu'il a une fonction utilitaire. Ce qui nous semble inquiétant, c'est qu'il est devenu si utile et intelligent qu'on ne peut plus s'en passer. Le cellulaire fait tout pour nous : il tient notre agenda, consigne nos adresses, prend des photos, affiche nos messages électroniques, téléavertit et se transforme même en D.J. Nous remarquons que très souvent il a préséance sur la personne qui en accompagne une



autre, enfin c'est ce que semble « Bell et bien » nous montrer les grands dirigeants du milieu des télécommunications dans leurs publicités. De même, dans plusieurs institutions d'enseignement, institutions publiques, entre autres, on le voit en permanence déposé là où, auparavant, se trouvait le coffre à crayons, en mode « vibration » pour prévenir sans alerter mais distraire, tout de même. Dans certains milieux scolaires de niveaux primaires, des parents exigent que le téléphone de leur enfant reste allumé pendant les heures de classe. On parle ici de téléphones conçus spécialement pour les enfants en bas âge (téléphone à deux icônes, soit celui de la maman et celui du papa). Encore une fois, la technologie nous distrairait-elle du moment présent et par la force des choses de l'autre? L'éducation des enfants passera-t-elle désormais par les canaux de la téléphonie? Et à qui cela sert-il le plus? Aux parents ou aux enfants? Combien de gens ne peuvent plus se passer de leur cellulaire et cela à un âge de plus en plus jeune? Le téléphone cellulaire procure-t-il vraiment un sentiment de liberté, le sentiment d'être relié à l'autre? N'y aurait-il pas lieu de croire plutôt qu'il nous relie au non présent et à l'ailleurs en nous déconnectant de l'autre, celui avec qui ou près de qui nous sommes? L'utilisation excessive du téléphone cellulaire n'est-elle pas la preuve qu'on ne peut rester seul avec soi, ce qui est essentiel pour revenir vers l'autre? C'est de cette façon, il nous semble, que le téléphone et surtout l'usage qu'on en fait deviennent insupportables.

Ainsi, que penser de l'avènement de la technologie dans le monde de la communication? Faut-il le voir comme un rouleau compresseur qui est en train de tuer la relation ou comme création d'un langage universel? La communication ne se vit-elle désormais qu'à travers l'outil, l'objet, la technologie?

Pourtant, il y a bien des formes de communication qui redonnent à l'émetteur et au récepteur la place qui leur revient. Dans ces autres formes, l'échange ne se fait pas grâce à l'outil de communication, mais se vit en face à face, en présence de

l'autre. Il n'y a plus d'écran interposé entre soi et l'autre, mais sommes-nous pour autant plus connectés? Prenons l'exemple du dialogue et de l'entretien. Nous parlons souvent d'établir, de rompre ou de renouer un dialogue. Mais quel sens donner à ce mot sinon celui de la négociation et de la concertation? Dans le dialogue, on sort du mode technologique pour se mettre en mode stratégique ce qui signifie qu'on est dans l'organisation, l'élaboration de ce qu'on veut communiquer à l'autre. On est dans un processus intellectuel, on cherche à savoir et même à obtenir quelque chose de l'autre. Par exemple, lorsque nous entendons que deux pays ont repris le dialogue, ne serait-il pas plus juste de dire qu'ils ont repris leur négociation, qu'ils sont entrés en pourparlers? Ne pourrions-nous pas croire que les deux protagonistes ou partis sont à la recherche d'une entente, d'un accord? Le dialogue est souvent construit et bien qu'il obéisse à tout un protocole, on l'entame dans le dessein d'obtenir un résultat qui répond principalement à des impératifs économiques. Dialoguer nous met face à l'autre, certes, mais ce n'est pas un échange de soi à l'autre puisque l'intérêt de quelque chose constitue l'enjeu du dialogue.

Dans le même ordre d'idées, l'entretien s'entend par sa circonspection. En d'autres termes, cela signifie que l'on exerce une surveillance prudente aux paroles que l'on prononce, aux actions que l'on pose, en prenant garde à toutes les circonstances. Lorsqu'on s'entretient avec quelqu'un, on le fait parler en le questionnant habilement. L'objectif est d'aller chercher une information, d'en savoir plus sur une question, un sujet dont peut nous parler la personne avec laquelle on s'entretient. Il y a dans l'entretien toute une mise en texte, une mise en scène dans laquelle tout est préparé et rien n'est spontané. D'ailleurs, on demande, on sollicite un entretien qu'on nous accorde ou non, ce qui renforce l'idée qu'il n'est pas spontané. Dans un entretien, on prépare, on connaît son sujet avant même d'être face à l'autre. On est toujours dans l'élaboration de quelque chose, une idée, un sujet mais pas nécessairement avec soi et l'autre.

Que dire alors de la communication écrite sinon qu'elle rapproche plus du soi puisque ce que l'on écrit part de nous, de notre imagination, de ce que l'on est? La communication écrite permet de passer du rationnel à l'irrationnel pour en arriver au sentiment, à l'émotion. L'intention de l'auteur est de faire ressentir, réagir, provoquer, émouvoir. Il veut nous faire savoir, nous raconter, nous communiquer quelque chose. La recherche d'informations demeure sans doute indispensable lorsqu'on écrit mais à ce qu'on apprend s'ajoute ce qu'on pense et comment on veut faire passer cela. Quelque chose dans le processus d'écriture part de soi pour aller vers l'autre. Prenons l'exemple du livre. Jeter une idée sur une page blanche c'est déjà admettre que quelque chose part de soi. Il y a dans l'écriture un sentiment d'abandon à l'imagination et à la possibilité de créer. Courtisane de la mémoire et de la fantaisie, l'imagination emprunte aux éléments connus avec lesquels compose et recompose son auteur qui en couchera l'essence sur papier. Le livre deviendra cet objet de médiation entre la pensée de l'auteur et celle du lecteur. On passe de soi à un autre qui est pluriel et d'une façon indirecte, l'écrit. L'écriture est un premier rendez-vous avec soi qui rejoint l'autre mais pas dans la simultanéité.

La lettre, cette forme de communication écrite vieille de plusieurs millénaires, n'est pas morte: malgré l'avènement des nouvelles technologies qui impose le nouvel ordre social, on n'a pas cessé d'écrire des lettres manuscrites. Quoiqu'on en dise, la lettre ne sera jamais supplantée par le courrier électronique, car si on peut faire bien des choses avec l'ordinateur, on ne saurait envoyer « la trace de cette lettre que nous avons écrite de notre propre main ». La lettre est un rendez-vous de soi avec l'autre, une conversation muette et intime qui se rapproche le plus de notre sujet autant par son élégance que par la forme de son contenu. La lettre c'est d'abord une conversation avec soi que l'on partage avec l'autre dans la rencontre et l'ouverture. Et pour écrire une lettre, il faut prendre son temps.

On en arrive alors à la conversation qui est l'échange au même moment et dans un même lieu entre deux ou plusieurs personnes. De même, ne pouvons-nous pas dire que la conversation est une forme de la communication, à ce qu'elle a de plus essentiel, c'est-à-dire l'échange entre deux personnes? Et qu'est-ce que la communication a à offrir de mieux sinon de permettre à chacun de s'exprimer, de comprendre, d'échanger et de pouvoir contribuer à l'élaboration du sens de quelque chose qu'on peut partager avec l'autre? Est-ce que le cadre qu'offre la conversation n'est pas celui qui permet de communiquer?

Enfin, quand dire c'est faire signifie que le mot communication a tellement été galvaudé qu'il se retrouve presque à occuper la place de moyens, d'outils pour rentrer en action. Toute la richesse que sous-entend la communication est phagocytée par l'objectif, la cible. D'où l'importance, nous le croyons, de revisiter ce qu'est la conversation.

## 1.2 LA CONVERSATION : C'EST ÊTRE CONNECTÉ

Nous croyons que la conversation permet d'aller au-delà des apparences et d'être soi avec l'autre en toute liberté. Nous croyons également que pour être soi avec l'autre il faille sortir du bruit et de l'agitation dans laquelle nous plonge aujourd'hui la communication. C'est ce que nous ferons dans les prochains chapitres. D'abord, nous sortirons du bruit pour choisir le silence et lire ce qui nous intéresse de la conversation.

Conversation du latin « *conversatio*<sup>19</sup> » signifie « fréquentation ». Il y a dans la fréquentation l'idée de la rencontre c'est-à-dire l'espace et le temps que l'on se

---

<sup>19</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit., 1992.*

donne et qui permet de créer ou recréer le contact. À cette première idée de la rencontre s'ajoute celle de l'habitude et par la force des choses de temps consacré à la rencontre, nécessaire à une meilleure connaissance de soi avec l'autre. Ainsi, ce temps que l'on prend et que l'on donne en fréquentant l'autre n'est-il pas ce qui permet de sortir du rythme infernal et de l'agitation imposés par ce que nous propose aujourd'hui notre culture de communication? La conversation serait-elle tout simplement perturbée par la place que nous donnons aux nouveaux moyens de communication qui dépassent le cadre utilitaire pour entretenir l'illusion que nous sommes désormais plus reliés à l'autre? Comment peut-on imaginer fréquenter l'autre à travers l'objet, l'outil, le moyen? Et si nous retrouvions dans la conversation une nouvelle façon de vivre avec l'autre?

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de converser en étant coupé de soi non plus en étant coupé de l'autre. Nous sommes convaincus, cependant, qu'il faut sortir de tout ce bruit et cette agitation que nous offre aujourd'hui la communication pour se réapproprier l'être dans la conversation.

### 1.3 ÊTRE À CE QU'ON DIT, À CE QU'ON FAIT

*« Tu me parles avec des mots, je te regarde avec des sentiments »*

*Godart, Pierrot le fou*

Être, c'est avoir une réalité, c'est exister. Faire, c'est réaliser. Être à ce qu'on fait c'est aussi être l'artisan de sa réalité. Dans les deux cas, tel que nous l'avons présenté, il y a « commerce » du faire et de l'être; le premier avec soi, le second avec l'autre. Nous avons, très certainement, besoin des deux. Nous pourrions avancer sans



nous tromper que ce « commerce » de soi à soi ou de soi à l'autre se pratique tant dans la communication que dans la conversation. Une question, cependant, demeure : à vouloir bien faire, aurions-nous inhibé l'être? Autrement dit, à force de vouloir faire de la communication, ne nous écartons-nous pas de l'être que nous sommes véritablement? Par ailleurs, lorsque nous demandons à l'autre d'être à l'écoute, cela ne veut-il pas dire d'arrêter, pour un moment, de faire du bruit? Et si être et se connaître devenait une nouvelle façon de mieux faire? De même, quelle distinction faisons-nous entre « être en conversation » et « faire la conversation »?

Voilà autant de questions auxquelles nous tenterons de répondre. Particulièrement, nous tenterons de répondre à cette première question : qu'est-ce que la conversation? À propos, « Aristote qui a écrit un *Traité de l'âme* ne parle, selon Montaigne, que des effets de l'âme, ce qui n'est ignoré de personne; et ne dit rien de son essence, ni de son origine, ni de sa nature, et c'est ce qu'on veut savoir.<sup>20</sup> » Nous venons de jeter une lumière sur l'origine du mot « conversation ». Tout comme l'indique son sens étymologique « fréquentation », on pourrait avancer qu'il existe différents types de conversations comme il existe différents types de fréquentations. Dans cet ordre d'idée, on retrouve dans la littérature des textes qui traitent de la conversation. Nous fréquenterons les textes de différents auteurs. Puis, nous retiendrons le point de vue d'auteurs choisis sur la question pour la pertinence de leur propos; sociologues, historiens ou philosophes, nous tenterons de faire la lumière sur ce qu'ils pensent de la conversation afin que nous puissions mieux comprendre ce qu'est l'essence de la conversation.

---

<sup>20</sup> Blaise Pascal *Pensées*. Coll. «Folio classique», Paris, Gallimard, 1977, p. 505-506.



## CHAPITRE II

### PARTITIONS SUR UN MÊME THÈME : THÉORIES DE LA CONVERSATION

*Dans les conversations, il ne faut pas se croiser sans cesse : elles seroient fatigantes. Il faut marcher ensemble. Quoiqu'on ne marche pas de front sur la même ligne, on tient le même chemin.*

Montesquieu,

Traiter d'un sujet comme celui de la conversation n'est pas simple. Depuis plusieurs années, chercheurs et chercheuses de différents milieux se sont penchés sur cette question et ont proposé quelques théories afin d'expliquer différents éléments de la conversation. De même, il existe dans la littérature un certain nombre d'ouvrages qui traite de la conversation sous différents points de vue (Goffman, 1974; Craveri, 2002; Fumaroli, 1998; Grice 1979); cependant, aucun ne semble cerner le phénomène dans toute sa complexité et définir ce qu'est la conversation dans un sens plus général sauf peut-être Theodore Zeldin. Les recherches montrent qu'on traite de la conversation mais toujours sous un angle assez précis, soit linguistique, historique, philosophique, anthropologique ou sociologique, respectivement. Nous avons choisi d'explorer certains de ces points de vue, soit le point de vue sociologique et le point de vue anthropologique, le point de vue historique et le point de vue philosophique. Nous avons retenu certains auteurs pour la pertinence de leur propos afin de nous faire une idée plus générale de ce qu'est la conversation. Nous n'aborderons pas en profondeur le point de vue linguistique, trop dense pour les visées plus générales de ce mémoire. La présentation de ces points de vue appellera une synthèse qu'exprime bien Zeldin. Nous confronterons son point de vue et retiendrons toutefois un élément essentiel, l'étincelle qui est à l'origine de la

rencontre. Cette étincelle sera l'élément clé, symbolique du point de vue plus rassembleur qu'offre Zeldin sur la conversation.

Il nous semble important de préciser que le mot « théorie » emprunté au bas latin *theoria* puis au grec *theôria* signifie depuis Platon « observation, contemplation<sup>21</sup> ». Cette particularité étymologique rejoint une certaine idée que nous nous faisons de la conversation au sens où « observer », signifie considérer avec attention et « contempler », fait appel à la concentration de l'esprit. Nous croyons que sans considération ou concentration, que ce soit envers soi ou envers l'autre, on ne peut engager une conversation. L'observation et la contemplation seront, dans ce chapitre, des clés majeures qui permettront de mieux saisir le point de vue des auteurs choisis sur la question de la conversation.

Le point de vue sociologique et anthropologique nous semblent importants puisque la conversation aujourd'hui ne peut être observée sans celui qui la fait, l'Homme. Nous verrons comment celui-ci établit et entretient ses rapports sociaux. Comme l'indique Émile Durkheim, la sociologie explique des faits sociaux par d'autres faits sociaux. De cette façon et en tenant compte de la culture de communication dans laquelle nous vivons nous tenterons de préciser les particularités de la conversation dans le cadre sociologique.

Le point de vue historique nous apparaît tout aussi important puisqu'il y a eu une évolution du principe de conversation. Du règne de Louis XIII à la Révolution, la conversation constituait l'ingrédient essentiel de l'art de vivre français. Vue comme un jeu destiné au délassement et au plaisir, elle s'ouvrit à l'introspection, à l'histoire, à la réflexion philosophique et scientifique et au débat d'idées. Son théâtre

---

<sup>21</sup> Alain Rey (dir.), *Le Petit Robert*, version électronique, Dictionnaires Le Robert / VUEF 2001.

privilegié était les salons, plus particulièrement les « ruelles » où la noblesse exerçait sa supériorité dans la théâtralisation de soi, code raffiné de bonnes manières et idéal de perfection esthétique. Dans cet espace distinct de la Cour, ce sont les femmes qui dictaient les règles du jeu, contribuant ainsi à la formation du français moderne, au développement de nouveaux genres littéraires, à la définition du goût. Notre remontrons jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, celui des Lumières, moment important de l'art de la conversation.

Nous méditerons, finalement, sur le point de vue philosophique de certains auteurs, puisque nous croyons que la conversation se vit d'abord de l'intérieur au sens où elle exige que l'on soit connecté avec soi. L'homme parle en lui-même dans le fond de son cœur et son « silence est un hommage que la parole rend à l'esprit. »<sup>22</sup> Dialogue muet que l'âme entretient avec elle-même, la conversation représente aussi une méthode de pensée.

Nous constituerons une synthèse de ces points de vue afin de voir ce qu'ils ont en commun. Puis, nous confronterons cette synthèse au point de vue de Zeldin qui définit la conversation à l'aube du troisième millénaire, qui est plus près de nous, et de qui nous retenons l'étincelle. Nous donnerons un sens à cette étincelle et tenterons de la faire jaillir du propos des auteurs que nous avons retenus. Nous croyons que cette étincelle pourrait rallumer le feu des passions qui nous animent et redonner à la conversation, la place qui lui revient.

On peut discuter, disputer, s'entretenir, échanger, bavarder, colloquer, palabrer, à toutes époques et en tout lieu : entrer en conversation, c'est depuis Platon quitter ces modes culturels du discours pour rentrer dans le naturel de la parole humaine. C'est alors que sans effort réapparaît, même sous forme d'étincelles, un peu du grand feu socratique, un peu de ce

---

<sup>22</sup> *La parole et l'écrit*, p.130.

bonheur athénien qui est aisance et liberté, un peu de cette ascension philosophique qui est le retour à la maison, chez soi, dans une contemplation à plusieurs, plus près de l'unité, de la vérité, du bonheur.<sup>23</sup>

Nous sortons donc du bruit et de l'agitation que propose la communication pour lire sur de la conversation. Cela nous permettra, dans un premier temps, d'apprendre et de comprendre ce qu'est la conversation pour pouvoir ensuite se faire notre propre idée. Ce sera une première conversation avec soi.

## 2.1 LE POINT DE VUE SOCIOLOGIQUE : L'AFFIRMATION DE SOI

*La misère de l'expression, qu'est la misère de l'esprit, se manifeste dans l'indigence des mots, dans leur épuisement et leur dégradation.*

Cioran, *Précis de décomposition*

Sans vouloir en faire un « *Précis de décomposition* » il nous faut, pour comprendre la conversation, l'analyser en notes détachées. Nous tenterons de le faire à la lumière de l'anthropologie et de la sociologie. Ainsi, du verbe à la parole, de la parole à la langue, de la langue au langage et du langage à l'interaction, nous essaierons de comprendre comment l'échange, la conversation est un moment essentiel de la méthode anthropologique et sociologique puisqu'il est impossible de ne pas rentrer dans le naturel de la parole humaine et de l'échange avec l'autre.

Au commencement était le verbe. Enfin, c'est ce qu'on dit. Mais qu'est-ce que cela signifie au juste? Emprunté au latin classique *verbum* « mot, terme, expression » (*verba facere* « parler »), opposé à *res* « chose » dans l'opposition entre

---

<sup>23</sup> Marc, Fumaroli, « La conversation », *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, p. 3619.

les signes du langage et la réalité; dans la langue grammaticale, *verbum* désigne le verbe, opposé au nom, *vocabulum* (vocable), opposition qui calque celle de *rhêma/onoma* en grec. En latin ecclésiastique, *verbum* a été pris pour traduire le grec *logos* « parole » pour désigner la parole divine. Nous avons lu également qu'il existe une vieille controverse opposant ceux qui tiennent le verbe pour premier et ceux qui favorisent le nom. Nous n'entrerons pas dans cette querelle de linguistes. Nous avons choisi de retenir que « selon les grammairiens arabes et ceux de l'Inde antique, ainsi que pour les Grecs et la plupart des Latins, à quelques exceptions près, c'est le verbe qui doit être considéré comme premier.<sup>24</sup> » De façon générale, et puisque les mots nous parlent, au verbe est lié le temps qui indique le moment où on parle, le mode qui traduit l'attitude du sujet parlant et la voix qui représente en quelque sorte la façon dont on parle, données empruntées à la linguistique, certes, mais non moins négligeables pour cette visée anthropologique de la conversation puisqu'elles traduisent aussi les valeurs et la culture d'une société. Comment les gens parlent-ils? De quelle manière parlent-ils? Que disent-ils? Quand le disent-ils? Lorsque le verbe se fait parole, il s'ouvre en une suite de paroles.

La parole assure la mise en forme de la pensée, elle l'exprime sous les formes organisées des signes. Elle est l'acte individuel par lequel l'homme fait usage de la langue pour communiquer avec les autres. Par ailleurs, « le mot « parole » est fertile en phraséologie, entrant dans plusieurs locutions dont « manquer à sa parole », « tenir parole », « n'avoir qu'une parole », « parole d'honneur », et « sur parole », toutes relatives à la promesse<sup>25</sup> » et donc du fait de s'engager pour affirmer, d'une certaine façon, son individualité.

---

<sup>24</sup>Claude Hagège, *L'homme de parole. Contributions linguistiques aux sciences humaines*, Paris, Fayard, 1985, p. 175.

<sup>25</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, 1992.



Si la parole exprime l'individualité, la langue, elle, est un acte commun, partagé, donc un acte social. Chaque système de langue découpe arbitrairement le monde et la pensée. Une langue est le reflet de la culture qui la parle. La langue « est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus.<sup>26</sup> » Ainsi, si la langue est en quelque sorte notre façon de voir le monde ne serait-il pas important d'apprendre à la maîtriser? Cela nous permettrait-il de mieux la connaître, d'en extraire le mot juste et ainsi mieux s'en servir dans nos conversations? « Converser, cela ne revient-il pas, d'une certaine manière, à coder nos représentations mentales, internes, dans un médium extériorisable, afin de les rendre accessibles à autrui?<sup>27</sup> » Et lorsque nous exprimons clairement ce que nous voulons dire à autrui et que nous sommes connectés avec soi, cela ne facilite-t-il pas la compréhension et la meilleure entente? La conversation serait-elle l'instrument d'une meilleure sociabilité?

Si la langue est un instrument dont il faut apprendre à jouer, la parole ne devient-elle pas le moyen d'y arriver? L'homme s'exprime, s'affirme par la parole mais aussi par le langage, usage qui est fait d'une langue et qui est propre à un groupe ou à un individu. Ce langage qui nous émeut ou nous surprend par des cris, des mots inarticulés parfois, des voix rompues et où l'énonciation précède la signification existe, au départ, dans ce que Bronislaw Kaspar Malinowski appelle la fonction phatique « où parler ne servirait non pas à rendre compte de quelque chose mais à témoigner d'une présence, la sienne avant tout, mais aussi celle de tout ce qui

---

<sup>26</sup> Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916, p. 25.

<sup>27</sup> Pascal Ludwig, *Le langage*, Paris, Flammarion, 1997, p.11.

entoure, y compris l'interlocuteur, fonction qui nous relirait, en effet, non pas par la signification mais par l'énonciation.<sup>28</sup> » Toujours selon Malinowski,

il y a des messages qui servent essentiellement à établir, prolonger ou interrompre la communication, à vérifier si le circuit fonctionne (Allô, vous m'entendez ?), à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à assurer qu'elle ne se relâche pas. Cette accentuation du contact peut donner lieu à un échange profus de formes ritualisées, voire à des dialogues entiers dont l'unique objet est de prolonger la conversation.<sup>29</sup>

L'homme utilise le langage pour communiquer avec ses semblables. Par ailleurs, si le langage est appris en contexte social et se veut une façon de communiquer, comment pourrions-nous mieux l'utiliser dans nos conversations?

On appelle conversation un échange de propos à bâtons rompus sur un ton familier entre des partenaires qui sont soumis à toutes sortes de contraintes situationnelles et sociales. F. Jacques établit une distinction entre conversation et dialogue : la première relève de la communication sociale, la seconde de la communication interpersonnelle qui met en jeu une relation de réciprocité libérée des « interdits et restrictions de parole ». Cette distinction rejoint la description qu'a donnée Simmel de la conversation : il y voyait un type de communication qui a sa fin en soi dans la mesure où elle joue les formes du lien social, où elle accentue, sur un mode à la fois ludique et esthétique, la formalité du lien de réciprocité entre des individus. Pour Simmel, la conversation représentait l'expression de la sociabilité pure.<sup>30</sup>

---

<sup>28</sup> Dans son excellent article, « Littérature et éthique / L'hypothèse de la phaticité » Bourgeois s'intéresse à la question de la phaticité telle qu'amenée par Bronislaw Kaspar Malinowski ». Adresse URL : [http://bourjoie.free.fr/thesedb/th\\_5.htm](http://bourjoie.free.fr/thesedb/th_5.htm). Article consulté le 2 février 2004.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> *Encyclopédie philosophique universelle : Les notions philosophiques*, publié sous la direction d'André Jacob, t. 1, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p.485.

La sociabilité définit notre aptitude à vivre en société et à entrer en interaction avec les autres. L'interaction permet le premier contact avec l'autre. C'est dans l'interaction que les interlocuteurs définissent la nature du rapport ou de la relation qu'ils veulent établir puis entretenir ou non.

L'interaction verbale dont les formes sont très variées diffère selon les lieux, le temps, les personnes ou la finalité. Au-delà des codes verbaux, d'autres aspects de l'interaction doivent être pris en considération comme les postures, les gestes, le regard, le fonctionnement des tours de paroles. Ces tours de parole prescrivent les rites d'interaction tels que définis par Erving Goffman. La vie sociale est une scène, selon Goffman, et

dans toute société, chaque fois que surgit la possibilité matérielle d'une interaction verbale, on voit entrer en jeu un système de pratiques, de conventions et de règles de procédure qui sert à organiser le flux des messages émis. On s'accorde sur le lieu et le moment de la conversation, sur les thèmes d'ouverture et sur l'identité des interlocuteurs admis. Les participants se servent d'un ensemble de gestes significatifs, afin de marquer la période de communication qui commence et de s'accréditer mutuellement. Lorsque des personnes effectuent cette ratification réciproque, on peut dire qu'elles sont en conversation.<sup>31</sup>

La conversation devient un lieu où le moi trace et préserve les limites de son territoire, c'est-à-dire s'affirme, et où le sujet social est animé d'un désir de face, pour ainsi dire d'affirmation, et met en oeuvre des stratégies pour sauver la sienne ou préserver celle de l'autre. Cette approche interactionnelle de la conversation s'oppose à une vision plus unilatérale ou linéaire de la communication.

---

<sup>31</sup> Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974, p. 33.

Dans la conversation, se joue le sort de l'individualité; on y découvre les autres, mais dans l'opération, on se découvre également soi-même à travers les autres. On ne peut vraiment connaître certaines de nos réactions que lorsque l'autre se positionne et réagit à son tour. C'est à ce moment qu'on prend conscience de ses propres réactions et de son propre fonctionnement. Se connaître soi-même ne serait-ce pas aussi se connaître avec l'autre? Si parler c'est inter-agir pour reprendre J.J Gumperz, converser voudrait-il dire s'ouvrir ou s'épanouir?

Selon Zeldin, « parler ne change pas nécessairement ses idées ni ses sentiments personnels, pas plus que les idées et sentiments d'autrui. Je crois que le XXI<sup>e</sup> siècle doit avoir une nouvelle ambition : promouvoir non la discussion mais la conversation qui transforme les gens.<sup>32</sup> »

Transformer, c'est faire passer d'une forme à une autre, c'est-à-dire, changer, modifier, renouveler. Mais la conversation transforme-t-elle vraiment les gens? Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point sur lequel insiste Zeldin qui nous propose toutefois un élément intéressant, l'étincelle qui jaillit au coeur de sa définition :

la conversation est une rencontre d'esprits qui ont des souvenirs et des habitudes différents. Lorsque des esprits se rencontrent, ils ne se limitent pas à échanger des faits : ils les transforment, les remodelent et en tirent d'autres implications, se lancent dans de nouvelles directions. La conversation ne se contente pas de battre les cartes : elle en crée de nouvelles. Et c'est là ce qui me passionne. De la rencontre de deux esprits naît une étincelle, et ce qui m'intéresse vraiment, ce sont les nouveaux festins de paroles que l'on peut créer à partir de ces étincelles.<sup>33</sup>

---

<sup>32</sup> *De la conversation, op. cit.*, p. 13.

<sup>33</sup> *Ibid*, p. 26-27.

Nous retenons la notion d'étincelle, définie comme la plus petite énergie transmissible qui soit, car nous croyons que lorsqu'elle fuse en gerbe, elle peut être porteuse de promesses. Étincelle est un mot d'origine expressive. Par ailleurs, dans un emploi métaphorique notamment à propos du regard, on dit « jeter des étincelles<sup>34</sup> »; n'est-ce pas un premier signe d'affirmation?

## 2.2 LE POINT DE VUE HISTORIQUE : LA THÉÂTRALISATION DE SOI

*Le plus beau jeu, pour un courtisan, c'est de jouer à se définir, c'est-à-dire à se représenter soi-même. Et il n'y parviendra que collectivement, dans l'exercice de son activité principale, la conversation.*

Baldassar Castiglione, *Le livre du courtisan*

Une époque ne commence pas avec le siècle et ne s'achève pas avec lui. C'est l'impact des événements historiques qui impose les délimitations. Le XVII<sup>e</sup> siècle commence en 1598 avec la promulgation de l'édit de Nantes et s'achève en 1715, année de la mort de Louis XIV qui a marqué la France de son long règne. Mais où en était la conversation au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle? De quelle façon ce siècle appelé communément le siècle de Louis XIV est-il marqué par la théâtralisation de soi? Et que restera-t-il de ce siècle une fois le rideau tombé à l'aube des Lumières? Durant toute cette période, l'être et le paraître contrastait vivement et enorgueillissait la cour. L'art de vivre et de la conversation sauvait les apparences. Néanmoins, « en avoir l'air » ne veut pas toujours dire « en avoir la chanson ». Tout dépend de l'air du temps. « En 1721, un siècle après le geste fondateur de Madame de Rambouillet,

---

<sup>34</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit., 1992.*



l'art de vivre est toujours un trait distinctif des Français. Ce qu'ils veulent qu'on admire en eux, c'est l'esprit, la vivacité, la politesse, les manières.<sup>35</sup> »

Au XVI<sup>e</sup> siècle, le mot « air » correspond à l'italien *aria* « aspect » et « expression » s'emploie pour « manière de parler<sup>36</sup> », « apparence » et fait référence à tout ce qui concerne la « manière d'agir », la « manière de se conduire », la « manière d'être », la « manière de vivre » mais en outre, comme l'usage du grand monde donne d'aisance, pour reprendre une tirade de Beaumarchais, au fait d'avoir de « belles manières ». D'ailleurs, « les manières [...] sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal.<sup>37</sup> » Nous y voyons déjà l'esquisse du faux, « mais esquisse aussi d'une intéressante analyse de jeu entre l'être et le paraître, entre la simulation et la dissimulation, nécessaire à toute vie de cour.<sup>38</sup> » Et le discours n'est pas en reste, puisqu'à la cour, « le discours sur la cour est tenu par la cour elle-même, la cour se parle.<sup>39</sup> » Or, on l'a déjà dit, la cour est une scène de théâtre. La représentation y est permanente et elle est forte de son pouvoir. Ce pouvoir sera l'objet d'une autre mise en scène, celle des salons.

---

<sup>35</sup> Hervé Delouche, « L'art de la conversation : Entretien avec Lydie Salvaire » dans *Regards, La littérature comme lieu de résistance*, n° 44, mars 1999, p. 40.

<sup>36</sup> *Dictionnaire historique de la langue française*, op. cit., 1992.

<sup>37</sup> Jean de La Bruyère, *Les caractères*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, p. 157.

<sup>38</sup> Baldassar Castiglioni, *Le livre du courtisan*, trad. de l'italien d'après la version de Gabriel Chappuis (1580) par Alain Pons, Paris, Garnier-Flammarion, 1991, p. XI.

<sup>39</sup> *Ibid.* p. XVII.

Les premiers salons parisiens prennent forme dès les années 1615-1617. La marquise de Rambouillet, née Catherine de Vivonne, sera la première à recevoir ses intimes dans un lieu enchanté qu'on appellera la fameuse « *Chambre bleue*<sup>40</sup> ».

Le lieu de la conversation mondaine est donc fixé : c'est l'appartement de réception, c'est le jardin d'une demeure privée. Son temps l'est aussi : c'est celui du loisir. Ce jeu entre égaux a un arbitre : la maîtresse de maison. La conversation mondaine projetée dans le cadre urbain et privé du salon, de la ruelle, du souper, un scénario littéraire [...] : il attribue à la femme noble une fonction d'*aimant* de la parole et de la conduite civiles pour les hommes qui se rangent sous ses lois.<sup>41</sup>

C'est à ce moment que la conversation passe de la cour au salon. À la cour, on ne parle pas de la conversation en soi, on joue. On flagorne le roi et distribue des compliments à ses nombreux sujets, le plus important dans toute cette théâtralisation de soi étant de plaire à l'autre. Cet exil de la cour cachait-il une intention ? Poser son masque de courtisan disponible et affable pour se faire reconnaître en tant qu'homme du monde cachait bien l'intention de ce double jeu. Tout cela, les femmes l'avaient très bien compris et s'en servaient à leur tour pour ouvrir leur salon aux gens de science et de lettres. La magie d'un verbe truculent recelait-elle un pouvoir désormais entre les mains des femmes ?

---

<sup>40</sup> « On suivit le dessin de madame de Rambouillet de point en point. C'est d'elle qu'on a appris à mettre les escaliers à côté, pour avoir une grande suite de chambre, à exhausser les planchers, et à faire des portes et des fenêtres hautes et larges et vis-à-vis les unes des autres; et cela est si vrai que la Reine-mère, quand elle fit bâtir Luxembourg, ordonna aux architectes d'aller voir l'hôtel de Rambouillet, et ce soin ne leur fut pas inutile. C'est la première fois qui s'est avisée de faire peindre une chambre d'autre couleur que de rouge ou de tanné; et c'est ce qui a donné à sa grand'-chambre le nom de chambre bleue » (Gédéon Tallemant des Réaux, *Historiettes*, Paris, Mercure de France, coll. « Des plus belles pages », 1927, p.102.

<sup>41</sup> Marc Fumaroli, « La conversation », *loc. cit.*

La préciosité dont se moquera Molière se développera d'ailleurs dans les salons parisiens, animés par des femmes. Or les véritables précieuses auraient grand tort de se piquer qu'on les imite mal car « l'esprit précieux », dont il est question n'est que le signe incontestable d'une hégémonie féminine qui revendique, en ces lieux où la femme est devenue souveraine, l'égalité et le droit à la culture. Pour elles, « c'est dans la conversation qu'on apprenait « les beautés de la langue<sup>42</sup> », que se formait le goût que l'on acquérait, le plus aisément du monde, la culture éclectique et brillante si nécessaire pour vivre en société.<sup>43</sup> » Sans trahir le plaisir ludique initial, la conversation devient alors un lieu de réflexion mais aussi de culture puisque « les actes d'une semaine dans ces pays là, embrasseraient plus de matière qu'il n'y en a en plusieurs décades des autres Histoires.<sup>44</sup> » Et d'une manière, avait-il soin de préciser, « digne d'être reçue, instructive tout-ensemble, et divertissante.<sup>45</sup> » Souveraines des plus grands salons, les femmes dictent alors les règles de la bonne conduite aux gentilshommes et hommes de lettres, pour la plupart triés sur le volet, tout en se servant d'eux pour parfaire leurs connaissances et mener leur propre révolution culturelle.

Ce rôle que jouèrent certaines femmes de la haute noblesse dans le développement de la société française est, néanmoins, très important puisque c'est dans le concert des grands salons qu'elles harmonisent leur voix et leur pensée à celle des gentilshommes et des hommes de lettres. Toutefois, si, « la conversation française est un espace de jeu qui rend possible les *repons* entre voix féminines et

---

<sup>42</sup> Mademoiselle de Scudéry, *Clélie*, suite de la 4<sup>e</sup> partie, livre 2, vol. VIII, p.671, cité par Benedetta Craveri, *L'âge de la conversation*, Paris, Gallimard, 2002, p. 358.

<sup>43</sup> *L'âge de la conversation*, op. cit., p. 358.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> Guez de Balzac, *Lettres familières de Monsieur de Balzac à Monsieur Chapelin*, livre 3, lettre XXIV, p. 281, cité dans Benedatta Craveri, *ibid.*

voix masculines, et qui fait de l'esprit leur point d'accord parfait<sup>46</sup> » il semblerait aussi qu'elle se soit arrogé certains pouvoirs puisqu'elle est très vite devenue « le laboratoire de la langue littéraire, dont elle établit oralement, et par correction réciproque, le « bon usage ». Elle s'est imposée très vite comme le tribunal du « bon goût » en matière de poésie, de prose, de théâtre.<sup>47</sup> » À la cour comme au salon, « la langue est au centre des discussions littéraires de l'époque : ses enjeux, il ne faut pas l'oublier, ne sont pas seulement littéraires mais sociaux et politiques aussi.<sup>48</sup> » Des jeux de *Princes* ou plutôt de *Princesses* où désormais l'esprit des femmes était souverain.

Si l'on avait une telle envie de retrouver le jeu, c'est sans doute parce que ce jeu était devenu une seconde nature. Ce phénomène de dédoublement marquera profondément l'identité de la noblesse française jusqu'à la Révolution : seule réponse possible à un choix impossible entre la vie de cour et la vie du monde. C'est ainsi que pendant deux siècles l'élite aristocratique jouera, sur deux scènes différentes mais contiguës, un double rôle, endossant tantôt le costume du courtisan, tantôt celui de l'homme du monde. Sous le règne de Louis XIV, la scène de la cour va monopoliser tous les regards mais, avant même la mort du vieux monarque, le double spectacle reprendra sa cadence.<sup>49</sup>

Mécène incontesté et incontestable, Louis XIV, le Roi-Soleil, reprendra ces scènes d'esprit entre mondains et gens de lettres et du milieu artistique et en fera sa propre mise en scène. Fort d'une verve intarissable et d'une vaste et solide culture, Louis XIV excellait dans l'art de la bienséance. Égotiste séduisant, il exerçait sur la société mondaine un pouvoir indéniable. En outre,

---

<sup>46</sup> Marc Fumaroli, « La conversation », *loc. cit.*

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 3634.

<sup>48</sup> Castiglione, *Le livre du courtisan*, *op. cit.*, p. XXVI.

<sup>49</sup> Benedetta Craveri, *L'âge de la conversation*, *op. cit.*, p. 45.



pour illustrer la conception de la monarchie et la vision du souverain, quoi de mieux que la mise en scène quotidienne de sa propre vie? "Nous ne sommes pas comme les particuliers. Nous nous devons tout entiers au public", déclarait le roi. Ce renoncement à l'intimité exigeait un sacrifice identique de la part des sujets. Obligés de vivre à Versailles, l'élite du pays était invitée à participer, jour après jour, au grand spectacle de la cour et ne disposait plus donc de la liberté et de temps nécessaires pour une vie autonome hors de la sphère officielle.<sup>50</sup>

Comme l'égoïste fait de son propre bonheur la loi de ceux qui l'entourent, Louis XIV s'attribue ainsi le monopole de la vie artistique, intellectuelle et mondaine. Il permet l'éclosion des Académies de toutes sortes dans les arts. De même, en maintenant ses sujets occupés à paraître, la cour devenait moins menaçante pour son roi, elle ne pouvait plus vraiment lui nuire. Cette stratégie de Louis XIV était avant tout celle d'un roi élevé dans un contexte de complots. L'ambition de chacun de ses sujets devenait garante du double comportement de la cour. Néanmoins, en dépit d'un culte idolâtre de sa personne, tous reconnaissent, ses pires ennemis y compris, la très grande courtoisie du maître des lieux. C'est ainsi que grâce à cette mise en scène, cette théâtralisation permanente dont le seul objectif est de plaire au roi Versailles devient le symbole de la monarchie et du pouvoir absolu.

À la mort du Roi Soleil, les masques tombent. La société française sort de sa léthargie quelque peu hypnotique et recommence à vivre et à penser librement. Si les lumières se sont éteintes à la cour, celles du siècle vont bientôt briller de tous leur feux. Ce sera l'héritage d'un despote éclairé.

Antichambres du savoir et de la culture, mais aussi d'un pouvoir déguisé, les salons redeviennent le lieu de prédilection de ceux et celles qui s'opposent au régime politique et social du pays;

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, pp. 258-259.



ils vont devenir les éléments d'une mosaïque unique, le point d'intersection d'un système complexe de communication et d'échange. À partir de la Régence, une nouvelle alliance se trouve conclue entre l'aristocratie et la culture, entre les gens du monde et les gens de lettres, entre l'esprit de société et l'opinion. Ces derniers s'engagent à parler clairement, de manière divertissante et brillante; il leur appartient de rendre accessible le savoir, de plier la science et la philosophie, la politique et l'économie, voire la théologie, aux formes de la conversation et du dialogue.<sup>51</sup>

La conversation devient ainsi un rite collectif et forme, par ailleurs, l'articulation de la vie sociale.

Avant même la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la conversation se ramifie. « Le divertissement n'est pas simple amusement, c'est une nécessité existentielle; la gaieté est une discipline, le désir de plaire une tyrannie.<sup>52</sup> » La théâtralité de cet opéra sonnait désormais faux et même les plus grands interprètes de l'époque n'étaient plus à l'aise dans leur rôle. La conversation n'était plus qu'un effet déclamatoire et théâtral contraire à la vraie harmonie.

[...] Trop exposée aux feux de la rampe, l'identité individuelle s'affaiblit et se dissimule derrière le masque. "Ainsi les hommes avec qui l'on parle ne sont point ceux avec qui l'on converse", observe Rousseau. Leurs sentiments ne partent point de leur cœur, leurs lumières ne sont point dans leur esprit, leurs discours ne représentent point leurs pensées; on n'aperçoit d'eux que leur figure, et l'on est dans une assemblée à peu près

---

<sup>51</sup> Benedetta Craveri, « La conversation : Les salons et l'esprit de société », *L'esprit de l'Europe : dates et lieux*, t. 3, Paris, Flammarion, 1993, p.121.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 123.

comme dans un tableau vivant, où le spectateur paisible est le seul être mû par lui-même.<sup>53</sup>

Cette découverte du vide extérieur mène à une forme de dialogue intérieur. On découvre les vertus de la conversation avec soi-même et le silence « la compagnie, la conversation sont essentielles, mais on peut s'en passer puisqu'on possède en soi toute une société, puisqu'on peut s'entretenir avec soi-même.<sup>54</sup> » C'est ainsi que la conversation devient, pour les philosophes, « une méthode intellectuelle, une maïeutique, une voie royale, une expérience fondamentale de la vie intellectuelle.<sup>55</sup> »

### 2.3 LE POINT DE VUE PHILOSOPHIQUE : LA CONNAISSANCE DE SOI

*« Il faut écouter ceux qui parlent, si on en veut être écouté ».*

La Rochefoucauld

À elle seule la notion de conversation soulève de nombreuses questions. Comment définissons-nous la conversation? Comment expliquerions-nous cette définition? Comment avons-nous appris ce mot? Dans quel contexte et à quel moment? Est-ce que la conversation s'apprend? Offre-t-elle quelque chose de plus que la communication? La conversation est une notion plurielle. Elle s'articule, entre autres, autour du contenu, de l'écoute, de l'ouverture, du partage, de l'échange, du

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 123-124.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 124.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 126.

devenir, du temps. Ce sont là des notions qui touchent à des questions philosophiques. Pour aller dans le même sens que La Rochefoucauld, il faut être connecté à soi, si on souhaite se connecter à l'autre. La conversation c'est avant tout la rencontre de soi. Nous observerons ce que cela signifie à partir de réflexions philosophiques.

On dira de certaines personnes qu'elles ont de la conversation alors que d'autres font la conversation ou encore sont en conversation. C'est selon. Avoir de la conversation signifie avoir du contenu, des choses à dire, mais cela ne veut pas dire que l'on est connecté à soi et à l'autre. Faire la conversation signifie animer, cela peut parfois manquer de naturel comme si, par moments, il n'y avait rien d'autre à faire que parler ce qui n'implique pas, non plus, qu'on est connecté à soi et à l'autre. Être en conversation signifie participer dans le moment présent au partage de quelque chose avec l'autre. Être en conversation signifie-t-il plus que tout que l'on soit connecté à soi et à l'autre? Sinon, pourquoi toutes ces distinctions?

Pour Sénèque « la philosophie doit apprendre à vivre et non à *faire* des discours.<sup>56</sup> » Dans le même ordre d'idée, ne pourrions-nous pas penser qu'apprendre à vivre revient à se connecter à soi et à l'autre? La conversation, c'est peut-être cette vérité qui émane de soi, celle qu'on écoute et qui parle aussi, mais surtout qui touche l'autre. Ce pourrait être s'adresser à son étincelle et à celle de l'autre tout en permettant que fuse de cette rencontre un nouveau faisceau lumineux.

Dans la conversation, on parle, on écoute. Certaines personnes s'écoutent davantage parler qu'elles n'écoutent parler les autres. D'autres encore écoutent, tout simplement, leur voix intérieure. Oui, c'est comme ça : il y a la voix qui parle et

---

<sup>56</sup> Sénèque, *Apprendre à vivre : lettres à Lucilius*, t. I, Paris, Arléa, 1990, p. 12.

celle qui nous parle plus bas, d'une façon presque interdite. La voix du silence. L'homme vit avec les autres dont soi-même. Mais que veut dire écouter au juste? Est-ce tout simplement faire silence?

Dans son *Introduction à la philosophie du langage*, André Jacob propose de distinguer « les silences d'ouverture et les silences de clôture » :

Les premiers signifient que pour parler, il faut savoir entendre – et écouter soit la nature, le monde extérieur, soit Autrui. Avant d'ouvrir un discours digne de ce nom, tout homme doit s'être ouvert au monde, avoir recueilli quelque héritage, s'être mis à l'écoute de l'expérience. Telle est la part du « faire silence » dans toute parole. Mais ces silences d'ouverture ont pour contrepartie un silence de clôture qui est de l'ordre de la compréhension et qui achève intuitivement tout développement discursif. Comprendre est comme le telos de l'écouter, si comprendre est celui de parler : dans les deux cas, fin immanente à une activité dont elle est régulatrice et non simplement terminaison. Car il y a un cercle de l'écouter (cas particulier du rapport à un autre que soi) et du parler (transposition langagière de l'activité physique). Si l'Entendre bien-fondé du parler est fondement de l'écouter, tout discours est toujours plus ou moins sur fond de silence, celui nécessaire à notre propre écoute. S'entendre soi-même est un comprendre silencieux.<sup>57</sup>

Le silence d'ouverture coïncide avec le fait qu'on est connecté à soi, à ce qui se passe en soi, au vécu et permet de prendre conscience qu'on est relié à un autre que soi pour partager alors que dans le silence de clôture, on accueille ce qui a été dit, ce qu'on a reçu tout en assumant ce qu'on a transmis à l'autre. C'est de cette façon que le « comprendre silencieux » devient un silence nécessaire à la connaissance de soi, conversation muette que l'homme entretient avec l'âme et au développement de l'harmonie intérieure. Mais dans une société où domine le bruit, cette première conversation est-elle encore possible? Peut-on entendre l'autre si on

---

<sup>57</sup> Jacob, *Introduction à la philosophie du langage*, op. cit., p. 174.

ne s'entend pas soi-même? Comment s'entendre dans le grand tintamarre de la culture de communication actuelle?

La conversation peut également être une quête du bonheur à plusieurs. Pour que cette quête soit possible, ne semble-t-il pas essentiel de se connaître soi-même, d'avoir une bonne connaissance de soi et de son rapport avec les autres? Comment pouvons-nous entrer en conversation avec l'autre si on ne sait s'entretenir avec soi? Le fait de ne pas se donner l'espace et le temps de se connecter à soi dans nos échanges avec l'autre fait-il en sorte que nos rapports manquent de profondeur? Alors, comment faire pour mieux se connaître ? Ce que nous dit Sénèque dans cette lettre à Lucilius pourrait-il être le point de départ d'une meilleure connaissance de soi?

Oui, c'est cela mon cher Lucilius revendique la possession de toi-même. Ton temps, jusqu'à présent, on te le prenait, on te le dérobait, il t'échappait. Récupère-le vite, et prends en soin. La vérité, crois-moi, la voici : notre temps, on nous en arrache une partie, on nous en détourne une autre, et le reste nous coule entre les doigts.<sup>58</sup>

Pour Sénèque, la possession de soi-même résulte de la confiance en soi. Et qu'est-ce que la confiance en soi sinon que de prendre le temps de se connecter ou reconnecter à soi-même, de sentir et ressentir ce qui se passe en soi avant de le partager à l'autre? Avoir confiance, c'est se fier à ce qu'on ressent lorsqu'on est seul ou en compagnie de l'autre. Il y a dans la confiance en soi quelque chose qui est de l'ordre de l'intuition, qui n'est pas rationnel mais en lequel on croit. La confiance se construit dans le fait de croire en ses propres capacités et de ne plus avoir peur d'être avec l'autre, de l'écouter et de lui parler. « La présence implique la sensibilité, la vulnérabilité. Être là, c'est se mettre en position d'être touché ». Cette présence du

---

<sup>58</sup> *Apprendre à vivre, op cit., p. 17.*



cœur, ce rapport à l'étincelle est la plus grande vertu. Tout cela contribue à célébrer la conversation. Mais tout cela n'est pas toujours aussi simple à faire qu'à dire.

Il est très difficile de circonscrire une conversation. Serait-ce parce qu'elle est tout simplement un devenir ? « Devenir, ce n'est jamais imiter, ni faire comme, ni se conformer à un modèle, fût-il de justice ou de vérité. Il n'y a pas un terme dont on part, ni un auquel on arrive ou l'on doit arriver. Pas non plus deux termes qui s'échangent.<sup>59</sup> » Nous y voyons plutôt le résultat qui fuse de cette rencontre et qui permet à l'un et à l'autre de se découvrir. « Les devenirs ne sont pas des phénomènes d'imitation, ni d'assimilation, mais de double capture<sup>60</sup> » c'est-à-dire que deux êtres deviennent parce qu'un nouvel être émerge de leur être respectif. Reprenons ici l'analogie de Deleuze.

La guêpe et l'orchidée donnent l'exemple. L'orchidée a l'air de former une image de guêpe, mais en fait il y a un devenir-guêpe de l'orchidée, un devenir orchidée de la guêpe, une double capture puisque « ce que » chacun devient ne change pas moins que « celui qui » devient. La guêpe devient partie de l'appareil de reproduction de l'orchidée, en même temps que l'orchidée devient organe sexuel de la guêpe. Un seul et même devenir, ou « une évolution a-parallèle de deux êtres qui n'ont absolument rien à voir l'un avec l'autre.<sup>61</sup>

Dans cette rencontre, l'un ne devient pas l'autre, mais chacun rencontre l'autre. Cette rencontre avec l'extérieur, un autre que soi, renvoie à l'intérieur dans le soi. Et c'est là, où tout devient complexe. L'homme vit avec les autres dont soi-même. Au moment où il se reconnecte à soi, l'homme doit d'abord confronter son moi. Il est retranché dans sa propre dualité. C'est là où il doit faire la différence entre

---

<sup>59</sup> Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996, p. 8.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 8-9.

ce qu'il ressent réellement et ce qu'il pense qu'il ressent parce qu'il est sous l'emprise de son égo. Lorsqu'il a réussi à rétablir cet équilibre entre le soi et le moi et qu'il s'est reconnecté à soi, il entre en contact avec sa propre profondeur. C'est à ce moment qu'il est prêt à revenir se connecter à l'autre. Ce qui se produit entre les deux à ce moment précis s'appelle devenir. Ce devenir imperceptible ne peut être contenu. C'est l'inconnu qui amène le devenir qui n'est possible que dans l'altérité. Nous sommes ici dans l'échange sans résultat préconçu.

«Rencontrer, c'est trouver, c'est capturer, c'est voler, mais il n'y a pas de méthode pour trouver, rien qu'une longue préparation. Voler, c'est le contraire de plagier, de copier, d'imiter ou de faire comme. La capture est toujours une double-capture, le vol, un double-vol, et c'est cela qui fait, non pas quelque chose de mutuel, mais un bloc asymétrique, une évolution a-parallèle, des noces toujours « hors » et « entre ». Alors ce serait ça<sup>62</sup> » la rencontre qui a beaucoup à voir avec conversation.

## 2.4 SYNTHÈSE DES POINTS DE VUE : L'ÉTINCELLE À L'ORIGINE DE LA RENCONTRE

*« Deviens ce que tu es... »*

Friedrich Nietzsche

Zeldin nous dit que « de la rencontre naît l'étincelle ». Ce que nous comprenons de cette affirmation c'est que quelque chose en nous s'agite, fuse, explose sans qu'on ne sache ce que c'est. Nous sentons une vibration en nous, comme une envie de faire avec ce qui n'existe pas, de donner, de s'ouvrir, de créer.

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 13.

Est-ce cela une étincelle? Qu'est-ce que l'étincelle? D'où vient-elle? Est-elle là tout le temps? Qu'ajoute-t-elle à la conversation?

Nous avons choisi de retenir cette idée de l'étincelle que nous propose Zeldin et souhaitons lui donner un sens car nous croyons qu'elle est essentielle à la conversation mais aussi parce qu'il nous semble évident que ce symbole lumineux jaillit du propos des auteurs auparavant cités. On s'adresse à son étincelle et à celle de l'autre. L'étincelle se produit dans le contact de soi à l'autre.

Nous reconnaissons l'étincelle comme la plus petite énergie transmissible qui soit, propice au devenir. Elle est contenue au départ au plus profond de notre être : le cœur. « Le cœur lieu du sentiment et centre de l'énergie a le privilège de l'intuition, de l'appréhension immédiate de la vérité.<sup>63</sup> » L'énergie est ce que nous sommes, ce qui nous rend vivant, notre être. Lorsque nous sommes en contact avec soi, nous permettons à l'énergie de circuler et créons l'ouverture qui permet à l'étincelle de jaillir. Pour que cela se produise, il est essentiel de prendre conscience de sa propre vérité et d'être à l'écoute de soi, ce que nous propose le point de vue philosophique. De ce premier contact fuse une première étincelle qui deviendra un feu d'artifice de questions ce qui donne lieu à une conversation avec soi. Cette conversation muette deviendra avec le temps l'acte de ce « comprendre silencieux » qui mène à la connaissance de soi.

Être en contact avec soi permet à l'énergie de circuler et crée l'ouverture à l'autre. « Ainsi, la présence ou l'ouverture du cœur est l'antidote de l'ignorance, de l'illusion, ou de l'absence. » Cela rend possible le contact avec l'autre. Cela passe

---

<sup>63</sup> Carlos Castenada, *L'herbe du diable et la petite fumée*, Paris, Christian Bourgois, coll. « 10/18 », 1985, p. XII.

par un regard, une voix, une suite de paroles, une langue, un langage, un silence. C'est ce que nous propose l'anthropologie et la sociologie :

L'homme est pourvu d'une nature sociable. Là réside l'identité même de notre espèce. « *Il n'est rien à quoi il semble que nature nous ait plus acheminés qu'à la société* » (I, 28, 184). Quoi de plus social que la conversation? Or, c'est là « *le plus fructueux et naturel exercice de notre esprit* » (III, 8, 922). La faiblesse de la raison individuelle sera au moins partiellement compensée par cet échange constant entre individus. C'est la communication entre hommes qui nous livre la définition même de l'humanité. « *Nous ne sommes hommes et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole* » (I, 9, 36).<sup>64</sup>

De la rencontre naît l'étincelle et pour qu'elle puisse naître, peut-être faut-il accepter de mourir un peu, c'est-à-dire de sortir de l'égo et donc du moi, et se reconnecter au soi pour mieux se connecter à l'autre. Saisir l'autre en tant qu'autre. Sans quoi, nous semble-t-il, on perd le contact avec l'autre, ce que nous apprend l'histoire en nous brossant un tableau un peu plus sombre de ce que peut être aussi la conversation. Quoi qu'on en dise, étinceler ce n'est pas briller car briller c'est « s'agiter ». Et s'agiter, c'est se manifester avec éclat *en faisant* du bruit et en se donnant des airs et de grandes manières pour se mettre en valeur. C'est le culte du moi, l'égoïsme. Plutôt que de se taire et parler à propos, l'être assourdit son « *comprendre silencieux* » dans l'abondance de paroles. Il se perd dans le faire. La rencontre devient ainsi un jeu de pouvoir. Ici, l'étincelle c'est l'esprit. « À la lourdeur de la mémoire, les mondains préféraient le feu de l'imagination et misaient sur un effet de surprise par des rapprochements originaux et imprévus qui sait saisir l'occasion, le temps et le lieu avec rapidité et certitude.<sup>65</sup> » On joue à faire de l'esprit. Pourtant, rien n'est plus dangereux, dans toute cette théâtralité, que la conversation,

<sup>64</sup> Todorov, *Le jardin imparfait : la pensée humaniste en France*, Paris, Grasset, 1998, p. 159.

<sup>65</sup> Craveri, *L'âge de la conversation*, Paris, Gallimard, 2002, p.357.

surtout pour celui qui veut dissimuler quelque chose. Talleyrand le disait bien, la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée. Dissimuler signifie cacher, masquer, tromper. Dans pareilles circonstances sommes-nous soi avec l'autre?

Que reste-t-il de cette mise en scène? De l'époque des salons? De l'art de la conversation? Car lorsque l'on parle de conversation, ne fait-on pas inévitablement référence au Siècle des lumières?

La conversation ne serait-elle qu'un jeu de paroles éphémères, futiles, pour tout dire bourgeoises et mondaines? Un violent préjugé s'est abattu en France sur le mot et la chose. [...] La sociologie n'est pas demeurée en reste, soutenue par la linguistique: sur les ruines de la conversation, la communication a été par elle intronisée.<sup>66</sup>

Cela veut-il dire qu'il y a longtemps qu'on ne converse plus?

La conversation était née comme un défi utopique, puis elle avait peu à peu forgé un système de communication qui, s'appuyant exclusivement sur le respect des bonnes manières, permettait à la société civile de se doter de son propre forum, une "assemblée à huis clos", lieu d'expression de ses propres jugements. La parole privée palliait ainsi à l'absence de la parole représentative et s'ouvrait aux formes égalitaires du dialogue et à la confrontation des idées.<sup>67</sup>

La naissance de l'opinion publique marque-t-elle le déclin de la conversation et rend-elle impossible le jaillissement de l'étincelle, la sienne propre et celle de l'autre? On parlera dorénavant plus de communication que de conversation.

---

<sup>66</sup> Fumaroli, « La conversation » *loc. cit.*

<sup>67</sup> Craveri, *L'âge de la conversation*, *op. cit.*, p. 372.



L'étincelle, nous la portons tous en soi. Elle est la plus petite énergie transmissible qui soi. Pour qu'elle prenne feu et qu'il se passe quelque chose dans la rencontre, nous croyons qu'il est essentiel d'être soi avec l'autre. Voilà ce que nous permet la conversation contrairement à la culture de communication dans laquelle nous vivons.

Qu'est-ce qui est intéressant dans la conversation? Est-ce le détail? Est-ce la façon de parler de l'autre? Si la langue et le langage aident l'homme à agir sur le monde et sur les autres, comment celui qui a peu de mots arrive-t-il à exprimer sa réalité? La conversation peut-elle être une nouvelle façon de s'ouvrir au monde? De se rencontrer? Nous verrons ce que pense Zeldin de la question et analyserons comment son point de vue nous semble être à l'intersection de tous ces points de vue ci-dessus présentés.

## **2.5 LE POINT DE VUE RETENU : LA CONVERSATION SELON THEODORE ZELDIN**

*« Nous ne sommes hommes et ne nous tenons  
les uns aux autres que par la parole »*

Montaigne

Nous avons choisi de retenir le point de vue de Theodore Zeldin parce que nous croyons qu'il est à l'intersection des points de vue choisis au sens où il permet de dire autant qu'ils disent de la conversation et même plus encore d'où l'intérêt de le retenir comme étant celui sur lequel nous allons développer sur ce qu'est la conversation. Nous ferons une synthèse de ce point de vue et le confronterons. Ce que nous retiendrons de Zeldin nous permettra ensuite d'établir les différents éléments méthodologiques qui encadreront cette recherche.

Selon Zeldin « de la rencontre de deux esprits naît une étincelle et ce qui m'intéresse vraiment, ce sont les festins de paroles que l'on peut créer à partir de ces étincelles.<sup>68</sup> » Ainsi, la conversation pourrait être la rencontre, l'étincelle et le devenir. Nous verrons en quoi ces trois éléments constituent l'essentiel de la définition que se fait Zeldin de la conversation et en quoi cette définition rassemble les points de vue auparavant élaborés.

Comme nous l'avons dit précédemment, l'étincelle est à l'origine de la rencontre. Cette étincelle dont nous parle Zeldin, symbole lumineux de son essai, n'est pas sans évoquer le « je ne sais quoi » des grands courtisans des Lumières; et, ce « je ne sais quoi » que nous portons en nous mais que nous ne savons pas toujours ne nous est révélé qu'au contact de l'autre. L'étincelle est la plus petite énergie transmissible qui soit. Elle est cette « force en action » qui nous rend capable de grands effets. Elle est cette puissance qui « permet l'action ». Dans le sens d'énergie, le pouvoir est quelque chose dont nous avons besoin pour agir efficacement, tant avec nous-mêmes qu'avec les autres. Nous avons besoin d'énergie et d'étincelles. Encore faut-il une étincelle pour rallumer le feu des passions qui nous animent. Comment arrive une étincelle dans la conversation? D'où vient-elle? Est-elle là tout le temps?

Pour Zeldin « de la rencontre de deux esprits naît une étincelle » c'est-à-dire que c'est la rencontre qui permet l'étincelle, une nouvelle étincelle réanimée par le désir de découvrir l'autre mais également de se découvrir à travers l'autre. Désirer « chercher à obtenir, souhaiter<sup>69</sup> » c'est cette force d'impulsion qui nous « pousse

---

<sup>68</sup> De la conversation, *op. cit.*, p. 27.

<sup>69</sup> *Dictionnaire historique de la langue française*, 1992.

vers<sup>70</sup> » l'autre. De la rencontre fuse l'étincelle qui rallume le désir. Cette rencontre qui permet de « venir en face<sup>71</sup> » ne peut être possible que lorsque deux personnes sont en présence l'une de l'autre. L'idée qui apparaît en filigrane et que défend Zeldin, c'est que la conversation est surtout le résultat d'une rencontre d'esprits « ouverts » et ne permet une nouvelle étincelle que si les deux êtres en présence sont prêts à s'ouvrir mutuellement. Mais qu'est-ce que s'ouvrir au juste? S'ouvre-t-on de la même façon avec tout le monde?

Que ce soit avec un partenaire amoureux, un membre de sa famille, un ami, un collègue ou un étranger, Zeldin insiste pour nous dire que la conversation rendue possible par la rencontre favorise l'ouverture et peut transformer notre vie. Comme il en témoigne, il ne peut y avoir rencontre véritable et d'étincelle que lorsqu'il y a ouverture entre deux personnes. L'ouverture, c'est entre autres choses une solution de continuité par laquelle s'établit la communication ou le contact entre l'intérieur et l'extérieur ou, si vous préférez, soi et l'autre. C'est une voie d'accès, un moyen de comprendre. « Ce qui importe, c'est d'être disposé à penser par soi-même et à dire ce qu'on pense<sup>72</sup> » souligne Zeldin.

S'ouvrir c'est se livrer en toute confiance à l'autre et « il n'existe pas de conversation satisfaisante sans respect mutuel. Respecter l'autre, c'est découvrir en lui une égale dignité<sup>73</sup> » L'idée du partage prend ici tout son sens. Par exemple, « les amoureux ne veulent plus seulement être aimés : ils veulent savoir pourquoi ils le

---

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> *Ibid.*

<sup>72</sup> Zeldin, *De la conversation, op. cit.*, p. 28.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 42.

sont, et ils ne se contentent pas de compliments lorsqu'il s'agit d'obtenir une réponse à cette question.<sup>74</sup> »

De même, la famille doit inventer un mode nouveau de conversation qui convienne à notre époque, nous dit Zeldin. Comme il en témoigne,

La famille est façonnée par l'orientation qu'elle donne à sa conversation. Elle peut rester centrée sur ses souvenirs et répéter à l'infini : « voilà comment nous sommes, voilà ce qu'on fait et ce que font les différents membres de notre famille. » Ou elle peut se considérer comme une base de départ d'où ses représentants s'en vont à la découverte du monde et où ils reviennent avec quelque chose de nouveau à dire, en sorte que la conversation se trouve constamment enrichie par ce qui se passe au-dehors aussi bien qu'au-dedans.<sup>75</sup>

Toujours selon Zeldin, la relation « récit, narration »<sup>76</sup> que nous développons avec un étranger nourrit la conversation car

parler avec des gens qui n'ont apparemment rien de commun avec nous me semble une expérience qui vaut la peine d'être poussée plus loin. C'est à quoi nous confronte le voyage : rencontrer des gens qui vivent selon un mode complètement différent, avec d'autres traditions de conversation. L'humanité est une famille dont les membres ont eu rarement l'occasion de se rencontrer. L'un des meilleurs moyens d'y remédier est de redonner vie à nos traditions d'hospitalité familiale; c'est là que les conversations avec des étrangers peuvent s'amorcer avec profit.<sup>77</sup>

S'ouvrir signifie aussi sortir de la spécialité, celle du travail et de l'exclusion pour tenter de saisir l'essentiel de ce que l'autre a à nous dire poursuit Zeldin. Il

---

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>76</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, 1992.

<sup>77</sup> Zeldin, *De la conversation, op. cit.*, p. 62-64.

attire notre attention sur le fait que c'est dans ce type d'ouverture que se trouvent de nouvelles façons de converser. Selon lui,

si l'on vous en donnait la possibilité, cela vous intéresserait-il d'être initié à trois, quatre, voire cinq professions, d'apprendre à parler le langage de ceux qui les pratiquent, à connaître les problèmes qui se posent à eux et les difficultés qu'ils rencontrent lorsqu'il s'agit de trouver des solutions, de vivre à proximité de ceux qui prennent les décisions, de voir combien d'entre elles sont arbitraires et combien sont inévitables?<sup>78</sup>

Tenir ce type de conversation ne permettrait-il pas à l'autre de se dire dans ce qu'il est et ce qu'il fait?

Zeldin nous invite à reconsidérer notre rapport à la spécialisation et illustre comment la rencontre de personnes de milieux professionnels différents peut engendrer de nouvelles conversations qui peuvent également tenir lieu de formation. Ces rencontres ont souvent donné lieu à des échanges déterminants pour plusieurs d'entre nous, non seulement parce que nous y avons trouvé une nouvelle voie mais également renouvelé notre confiance et le désir d'aller de l'avant. Et c'est à ce moment que la conversation permet de devenir. Mais qu'est-ce que devenir? Comment devient-on plus habile dans nos conversations?

Devenir c'est « venir de, arriver à<sup>79</sup> » et donc être engagé dans un processus qui aboutit à un changement. Dans la conversation, cela s'explique par le fait qu'on passe de soi à l'autre. Il y a dans la conversation une mouvance « évoluer, vivre<sup>80</sup> » essentielle au devenir de tout être humain. Ainsi, on passe de l'intérieur « ce qui est

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>79</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, 1992.

<sup>80</sup> *Ibid.*



au-dedans de l'âme<sup>81</sup> » et donc ce qui est plus intime « au fond<sup>82</sup> » vers l'extérieur « en apparence<sup>83</sup> » mais aussi « public » et non le contraire tel que l'impose la communication en ce sens où présentement elle conditionne peut-être un peu trop notre façon de vivre. En ramenant le sujet de la conversation, Zeldin ne s'oppose pas nécessairement à la communication ou aux médias de communication; ce qui est clair, en revanche, c'est qu'il nous met en garde contre l'hégémonie de la communication de masse, des médias de communication.

Le devenir d'une conversation dépend de ce que nous voulons en faire mais également de notre capacité à s'ouvrir à la différence. Le devenir d'une conversation passe par l'acceptation de la différence, la sienne propre et celle de l'autre. En fait, la conversation, celle qui transforme les gens selon Zeldin ne se limite pas à un échange superficiel de lieux communs et donc « publics » que nous offre déjà la communication mais « la sorte de conversation qui m'intéresse est celle, dont, au départ, on est disposé à sortir légèrement différent. C'est une expérience dont les résultats ne sont jamais garantis, et qui implique un risque.<sup>84</sup> » Prendre ce risque c'est déjà accepter l'idée de s'ouvrir et, particulièrement, laisser place à la créativité.

Non seulement Zeldin offre-t-il un point de vue rassembleur de ceux présentés plus haut, mais il nous invite également à repenser la conversation. Mais comment le point de vue de Zeldin rejoint-il celui des autres auteurs et qu'a-t-il de plus à offrir?

---

<sup>81</sup> *Ibid.*

<sup>82</sup> *Ibid.*

<sup>83</sup> *Ibid.*

<sup>84</sup> Zeldin, *De la conversation, op. cit.*, p. 13.

D'abord, du point de vue de l'anthropologie et de la sociologie, la rencontre ne relève pas seulement du hasard mais se fait dans « l'aller vers l'autre » que ce soit pour prendre ou maintenir le contact, tel que l'illustre Malinowski, ou encore comprendre les rites d'interaction tels que le présente Goffman. Zeldin reprend ces idées pour les pousser plus loin. Pour lui, la rencontre signifie surtout aller au-delà des apparences, accepter de prendre le risque de sortir des sentiers battus, défier l'individualisme ambiant de nos sociétés et vivre avec l'idée qu'une rencontre peut « devenir » ou non. Surtout, pour Zeldin, aller vers l'autre assure cette étincelle qui permet que « la vraie conversation [prenne] feu ; [qu'elle] ne se [réduise] à donner et recevoir des informations.<sup>85</sup> »

Au point de vue historique, Zeldin reprend l'idée de « brillance » dans la conversation, qu'amène Benedetta Craveri. : « Même si beaucoup de gens prenaient la peine de mémoriser les plaisanteries et compliments rassemblés dans les livres de savoir-vivre, bien des conversations avaient tôt fait de s'éteindre " comme feu sans combustible " observait Swift.<sup>86</sup> » Zeldin rappelle tout comme Benedetta Craveri et Marc Fumaroli combien au siècle des Lumières « la rhétorique rendait le discours persuasif. Il n'était plus question de découvrir la vérité, mais de l'emporter dans la discussion.<sup>87</sup> » Zeldin relève cette brillance dans la conversation pour proposer en plus d'utiliser cette « lumière » de manière à éclairer l'autre plutôt que de lui jeter de la poudre aux yeux. Il nous invite à stimuler le discours de la générosité plutôt que celui de l'intimidation.

---

<sup>85</sup> *Ibid*, p. 13.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 35-37.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 22.

Par rapport au point de vue philosophique, il affirme que ce qui est « au-dedans de l'âme, le plus en dedans, au fond »<sup>88</sup>, ce que nous avons de plus « intime » est essentiel au « devenir » d'une conversation. Ce « devenir » passe de l'intérieur vers l'extérieur en respect de ce que Gilles Deleuze appelle la double capture, qui permet à deux êtres de devenir l'autre au moment où ce dernier cesse d'être lui-même. Pour Zeldin, ce devenir correspond à l'étincelle qui prend feu.

Le point de vue de Zeldin est à l'intersection des points de vue auparavant élaborés en ce sens qu'il permet de dire autant que ce que ces derniers affirment et même davantage en prolongeant leur idée. Zeldin nous rappelle que la conversation est en mouvance, qu'elle change selon les personnes, les époques et les lieux. Voilà ce que nous dit Zeldin. Mais certains aspects de son point de vue nous interrogent. La conversation transforme-t-elle vraiment les gens? L'essentiel de ce qu'est la conversation change-t-il vraiment? Et cette étincelle n'est-elle possible que dans la rencontre?

Contrairement à ce que nous propose Zeldin, nous croyons que dans la conversation c'est l'homme qui transforme sa façon de voir et d'agir sur le monde, sa façon de prendre position, de s'affirmer au contact de l'autre. La conversation est un moyen qui permet aux personnes de transformer leur façon de faire ou de voir les choses, leur façon d'être avec les autres dans la mesure où ces personnes créent une ouverture à cela. La conversation est cette façon de communiquer qui n'est pas technologique et qui ne fait pas écran entre soi et l'autre, au propre comme au figuré. Se transformer, c'est s'ouvrir à l'inconnu et accepter ce qui peut être différent, mouvant. Si la conversation est aussi un art et que l'art n'épuise rien mais transforme tout ce qu'il touche, c'est peut-être qu'il ajoute aux choses.

---

<sup>88</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit., 1992.*

De même, la conversation a-t-elle vraiment changé au cours de l'histoire? Conversons-nous de façon différente, fondamentalement? En quoi, par exemple, une conversation tenue dans un salon du XVI<sup>e</sup> siècle serait-elle différente d'une conversation dans un bistrot, dans un séminaire à l'université ou encore à la maison en compagnie de gens qu'on aime? Ce n'est pas la conversation en soi qui change, ce sont les lieux et le contenu des conversations qui se transforment. Car qu'est-ce que la conversation a à offrir de plus sinon le partage de ce que nous portons de plus harmonieux en soi avec l'autre?

Ce que nous portons d'harmonieux en soi n'est-ce pas cette étincelle de vie qui nous anime? Cette étincelle que nous avons défini comme étant la plus petite énergie transmissible qui soit, nous la portons tous en soi. Nous ne croyons pas que l'étincelle naît de la rencontre dans la conversation. Nous croyons que la conversation est cette façon de communiquer qui rallume l'étincelle en nous et pour que cette étincelle prenne feu, il nous semble essentiel d'être soi avec l'autre et c'est ce que permet la conversation.

Nous avons fréquenté plusieurs auteurs dans l'intention de se faire une première idée de la conversation. Nous avons choisi de retenir le point de vue de Zeldin dans ce qu'il reprend de ces points de vue et dans ce qu'il a de plus à offrir et que nous avons décidé de retenir : l'étincelle qui jaillit au contact de l'autre. Nous avons redéfini ce symbole lumineux comme étant l'énergie qui nous anime et qui peut rallumer l'autre dans la conversation. De soi, dans ce que nous a apporté cette compréhension de ce qu'est la conversation dans nos lectures, nous irons vers l'autre dans la pratique de la conversation.

## CHAPITRE III

### VARIATIONS SUR UN MÊME THÈME : PRATIQUE DE LA CONVERSATION

#### 3.1 OSER SE METTRE EN RAPPORT AVEC L'AUTRE...

Nous ne nous sommes pas contentés de lire tout ce que nous pouvions sur la conversation au sein d'une chaude bibliothèque sans être le moins du monde dérangé par l'objet de notre étude. Nous sommes allés, tel que suggéré par Zeldin à la rencontre de l'autre afin de voir de près, tout en la pratiquant ce qu'est la conversation « en soi » et par quels traits essentiels elle se distingue de la communication.

Dans ce chapitre, nous exposerons les divers éléments de méthodologie qui encadrent cette recherche. Dans un premier temps, nous établirons le type de recherche que nous avons choisi, puis nous présenterons la méthode et la technique utilisée pour mener à bien ce mémoire. Nous allons, après avoir fait notre enquête, rendre compte, témoigner, analyser et interpréter les différentes entrevues que nous avons faites auprès de personnes bien avisées de répondre à cette première question « qu'est-ce que la conversation? » Nous terminerons ce chapitre en présentant une synthèse de ce que nous ont dit nos interlocuteurs de la conversation.

Cette recherche est de type qualitatif au sens où elle consiste en une interrogation globale sur un phénomène, celui de la conversation, et elle vise principalement à en explorer la réalité. Nous avons choisi l'enquête comme méthode de recherche parce qu'elle nous permet de recueillir une information sur ce que pensent certaines personnes de la conversation. Pour mener à bien cette enquête, nous avons opté pour l'entrevue d'abord parce qu'elle nous met en contact direct avec l'autre, ce qui nous semble essentiel dans le cadre de cette recherche et, ensuite



parce qu'elle se veut « un moyen par lequel nous tenterons d'obtenir des informations qui ne se trouvent nulle part ailleurs, auprès de personnes ayant été témoins ou acteurs d'événements sur lesquels porte notre recherche.<sup>89</sup> » Le type d'entrevues que nous avons effectué est l'entrevue semi-dirigée. Nous avons posé un certain nombre de questions à nos interlocuteurs, questions parfois préparées mais également élaborées au fil des rencontres. Les interlocuteurs étaient également invités à communiquer librement leur point de vue sur certains aspects du sujet, ce que certains ont choisi de faire plus que d'autres. Pour ces raisons, nous avons choisi de ne pas annexé de questionnaire à cette recherche mais d'intégrer les questions au texte. Nous ne présenterons donc pas l'intégral de chacune des entrevues mais ce que nous avons retenu d'essentiel pour faire avancer cette recherche. Les entrevues ont duré en moyenne 40 minutes.

Avant de faire ces entrevues, nous avons sélectionné des personnes auxquelles nous prêtons la compétence conversationnelle, d'une part parce qu'elles sont au cœur de l'exercice de la conversation et, d'autre part, parce qu'elles ont abordé ou traité le thème de la conversation entre autres dans le monde de la communication de masse. Ces personnes ont entre 45 et 75 ans et font partie de générations pour lesquelles avoir de la bienséance et une bonne culture générale signifiaient encore quelque chose. Cette précision nous semble importante. Nous croyons que ces personnes étaient aptes à nous comprendre et en mesure de faire avancer notre réflexion.

---

<sup>89</sup> Gordon Mace et François Pétry, *Guide d'élaboration d'un projet de recherche*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p.91.

Nous mettrons en lumière les propos d'Édouard Molinaro, réalisateur du film *Le souper*<sup>90</sup> et ceux de Charles Berling, acteur principal du film *Ridicule*<sup>91</sup> qui ont présenté dans ces deux œuvres cinématographiques françaises l'aspect historique de la conversation; Françoise Faucher, comédienne, Stéphane Lépine, journaliste littéraire et professeur à l'école supérieure de théâtre de l'UQAM, Gérard Poirier, comédien et Lorraine Pintal, metteur en scène et directrice du Théâtre du Nouveau Monde auront également voix au chapitre parce qu'ils ont joué, mis en scène et mis en lieu le thème de la conversation; finalement, Sophie Thibault, journaliste et chef d'antenne, Simon Durivage, animateur et journaliste et Joël Le Bigot, animateur. Pour ces derniers, le thème de la conversation est important dans le monde de la communication.

Nous retiendrons le propos essentiel sur la conversation de chacune de ces personnes ayant accepté de nous rencontrer. Précisons toutefois que l'identification de ces personnes a moins d'importance pour nous que leur contribution à l'élaboration d'un point de vue original de la conversation. En ne révélant pas le nom de la personne dont nous rapporterons le propos, nous croyons préserver la part d'intimité propre à la conversation. C'est du reste ce que suggère Zeldin. Selon lui, en effet, la conversation n'est pas quelque chose qui appartient en propre à quelqu'un

---

<sup>90</sup> Ce film présente une véritable joute oratoire entre Fouché et Talleyrand après la défaite de Napoléon à Waterloo. Au cours d'un souper, les deux protagonistes attiseront le feu de la conversation pendant laquelle les réparties et fins mots d'esprit se succéderont. Ennemis jurés, Fouché et Talleyrand devront pactiser s'ils veulent garder le pouvoir du pays alors plongé dans un chaos politique. Notons également que ce film est une adaptation de la pièce de théâtre de Jean-Claude Brisville.

<sup>91</sup> Ce film porte sur la conversation et les salons au XVII<sup>e</sup> siècle. Ici, la place de l'ironie est très importante puisqu'elle est en quelque sorte le levain qui transforme une simple conversation en joute oratoire d'où jaillissent des éclairs. Le salon est présenté comme l'antichambre du pouvoir où un bel esprit peut réussir et où celui qui se couvre de ridicule peut sombrer dans l'oubli.

mais comme la culture, la conversation est quelque chose qu'on partage avec l'autre. De même, il importe beaucoup moins de savoir ce que l'un ou l'autre de nos interlocuteurs pense de la conversation que de savoir ce qu'ils ou elles peuvent apporter comme contribution à une définition générale de ce qu'est la conversation.

Pour toutes ces raisons, nous avons décidé de donner le nom « interlocuteur », à titre épïcène bien évidemment, à chacune des personnes que nous avons rencontrées. Le nom « interlocuteur est emprunté au latin des humanistes *interlocutores* (pluriel) partenaires dans un dialogue<sup>92</sup> »; plus généralement il signifie « toute personne qui parle, converse avec une autre<sup>93</sup> ». Tout propos cité sur ce qu'est la conversation sera donc celui de l'un ou l'autre de nos interlocuteurs que nous identifierons de la façon suivante : Interlocuteur 1, Interlocuteur 2 et ainsi de suite. Leurs propos seront présentés en caractères *italiques* alors que nos questions seront présentées en caractères standard. De cette façon, nous voulons recréer chacun des entretiens que nous avons eu avec nos interlocuteurs.

Au cours de ces rencontres, nous nous sommes rendu compte que le sujet de la conversation intéressait autant notre interlocuteur que nous. La question touchait. Elle surprenait même comme si depuis longtemps on n'y avait pas réfléchi. Nous nous sommes demandé pourquoi cette question interpellait tant nos interlocuteurs. C'est de cette façon que de soi à l'autre nous avons échangé et partagé sur le sens et la pertinence de la conversation.

---

<sup>92</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit., 1992.*

<sup>93</sup> *Ibid.*, page.

### 3.2 PROPOS RECUEILLIS : QU'EST-CE QUE LA CONVERSATION?

#### Interlocuteur 1

#### Qu'est-ce que la conversation?

*« La conversation se situe à deux niveaux : un niveau utilitaire quand on a des choses essentielles à se dire concernant la vie quotidienne, puis le niveau culturel, le plaisir lui-même de la conversation, les échanges d'idées, la recherche de la précision du langage, de la justesse des mots. Donc, c'est quand même ce qui différencie l'homme de l'animal [...]. Pour être sommaire, c'est quelque chose d'essentiel ».*

Pour cet interlocuteur, la conversation est essentielle et permet deux choses : elle nous sert dans nos relations avec l'autre, ce qui se produit dans le contact quotidien, et elle est un plaisir en soi qui fait partie de la culture, une façon de contacter l'autre. Ce deuxième aspect, le plaisir que procure la conversation dans le respect des exigences que lui prête cet interlocuteur est-il l'apanage d'une élite ou le propre de tous? Celui qui a peu de référence ou de mots pour s'exprimer est-il limité à pratiquer la conversation dite utilitaire? Fait-il partie d'une catégorie à part? Si le plaisir de la conversation est culturel, ne devrions-nous pas faire en sorte de promouvoir davantage la conversation à la maison et dans nos institutions d'enseignements? Peut-on apprendre à converser?

Nous sommes persuadés que la conversation s'apprend. Pour cela toutefois, il faut respecter certaines règles et certains principes. C'est d'ailleurs ce que nous dit cet interlocuteur :

*« Il y a quelques règles essentielles. La première, c'est la courtoisie car il ne suffit pas de s'exprimer, il faut aussi écouter. Et l'écoute, c'est très important, c'est ce que je dis toujours aux comédiens [...]. Et la qualité de ton écoute est toute aussi importante que la qualité des paroles émises par ton partenaire]. Alors, il y a l'écoute et il y a aussi la cohérence des idées, c'est-à-dire qu'une vraie conversation suppose un esprit suffisamment structuré parce qu'il y a des gens qui sont essentiellement passionnés et qui partent dans toutes les directions sans essayer d'avoir une pensée cohérente. Donc, je trouve que l'esprit de la conversation, c'est un, l'écoute, bizarrement, c'est-à-dire le moment où l'on ne dit rien et deux, c'est essayer d'avoir une pensée cohérente et structurée ».*

En fait, selon cet interlocuteur, apprendre les règles de la conversation facilite l'échange avec l'autre. Selon lui, la qualité du rapport passe par une écoute attentive et une pensée structurée. Ce sont des qualités essentielles dans le cadre de son travail. Elles permettent de bien saisir ce que l'autre nous dit et détermine la profondeur et la force du contact établi avec lui. Nous sentons dans le propos de l'interlocuteur l'importance qu'a la conversation sur le plan professionnel d'où nos remarques sur l'intérêt que nous aurions à l'enseigner davantage dans ce qu'elle comporte de règles et d'exigences tant au sein de nos familles que dans nos institutions d'enseignement.

Mais cela dit, notre interlocuteur a conclu sur le plaisir de la conversation :

*« Je suis très content de cette conversation parce qu'on n'a pas beaucoup l'occasion de s'exprimer d'une manière pas trop inintelligente et d'aller chercher le fond. Ces questions obligent à aller chercher au fond de soi la vérité à exprimer. C'est toujours un exercice très prenant qui fait partie d'une bonne gymnastique de l'esprit. Ça me fait beaucoup de bien ».*



## Interlocuteur 2

### Qu'est-ce que la conversation?

*« En deux mots, si j'avais une formule lapidaire, ce serait l'art de faire naître. Je crois au pouvoir de la parole. La possibilité par la parole de faire naître quelque chose ».*

Pour cet interlocuteur, la conversation permet de créer une parole vivante. Ce qu'il nous suggère ici c'est l'idée de la naissance à soi et ou à l'autre. Nous ne sommes pas nécessairement dans l'échange mais dans l'accueil et l'écoute de l'autre, dans le désir de lui montrer quelque chose de nouveau par la parole. On peut ne pas parler de soi mais être à l'écoute de l'autre. Que signifie faire naître quelque chose dans la conversation? Que fait-on naître d'une conversation?

*« Il ne faut pas par le jugement empêcher que la parole émerge même si ce que l'autre dit est contraire à ce que l'on pense, à ce que l'on croit. Il faut permettre l'éclosion de la personne qui est devant nous dans son altérité, dans ce qu'elle peut avoir ».*

Sans doute cet interlocuteur veut-il dire que la conversation peut être l'art de faire naître une personne au changement en l'entraînant sur un nouveau chemin, celui qui rend possible cette rencontre avec l'altérité, cette partie de soi avec laquelle nous ne sommes pas toujours en contact. Cette rencontre devient possible au moment même où on s'ouvre à la différence, essentielle pour créer avec l'autre. C'est d'ailleurs ce que sous-entend cet interlocuteur; avant même de s'engager sur ce chemin avec l'autre, on prépare le terrain afin de l'aider à s'ouvrir à de nouveaux devenirs. Et pourtant, lorsqu'on regarde autour de nous ce que devient la

communication et ce qu'on en fait, on se demande comment cela est-il encore possible. Comment fait-on naître une personne et ce qu'elle a à nous dire dans la conversation?

*« Il faut d'abord dissocier la conversation de l'entretien; dans la conversation, il y a deux points de vue qui convergent; dans l'entretien, à mon avis, l'un est au service de l'autre, c'est très différent. Converser, c'est s'entendre sur un territoire que l'on tente d'explorer ensemble, c'est l'art du dialogue à la Diderot, c'est l'échange, c'est le deal au fond. Pour qu'il y ait une conversation, un réel échange, il faut qu'il y ait un enjeu pas toujours énoncé mais un enjeu d'échange. Plus il y a de choses cachées, plus la conversation peut aller loin. Pour qu'il y ait un accueil, il faut être présent à l'autre, il faut être là ».*

En fait, lorsqu'on s'ouvre à l'autre on s'autorise la découverte de soi et de l'autre dans un nouvel espace que l'on choisit d'explorer ensemble. C'est comme si on partait en balade à deux sur un sujet donné. On ne sait pas où l'on va ni sur quel autre chemin on peut bifurquer mais on sait qu'on explore un nouveau territoire. Au cours de cette exploration, on nourrit et l'on est nourri par l'autre. La conversation permet cet échange nourrissant. De même et ce que sous-entend cet interlocuteur, c'est que cette exploration comporte une part de risque. Lorsqu'on explore un territoire inconnu, on se met aussi en danger au sens où l'on ne sait pas ce que l'on rencontrera sur son chemin, on ignore comment va se dérouler la conversation. Cette part de risque que prennent deux personnes est nécessaire pour créer une parole vivante. Car, dans une conversation, l'autre peut ne pas être d'accord avec ce qu'on dit ou ce qu'on pense et peut décider de mettre un terme à la conversation. Il importe de questionner cette attitude de fermeture plutôt que de juger l'autre. Il semble que ce soit dans ce questionnement puis dans la prise de parole que deux personnes arrivent à explorer un territoire inconnu.

En revanche, peut-on vraiment parler d'enjeu et de « deal » dans la conversation? Car, au fond, l'enjeu implique ce qu'on peut gagner ou perdre. Cela est-il comptabilisable dans la conversation? Et en admettant que cela soit possible, perd-on ou gagne-t-on quelque chose à tout coup? Est-il possible d'être dans l'échange sans nécessairement penser en termes de gains ou de pertes, ce que sous-entend l'enjeu et le « deal »? Ne pourrions-nous pas dire que dans la conversation à tous les coups on apprend quelque chose et c'est ce qu'on tire de cet apprentissage qui nous fait avancer dans ce que nous sommes soi avec les autres?

Nous ne considérons pas la conversation comme un « deal » que l'on fait avec l'autre puisque le « deal », rappelle l'« enjeu » financier, la société marchande. On se retrouve à passer un contrat, à accepter une convention ou à négocier un accord ce qui implique qu'il faille établir certaines règles et se tenir à ces règles avant même le début de l'échange. Nous ne sommes plus en train d'explorer et de découvrir ensemble, nous scellons un pacte, concluons un marché. Si l'une des deux personnes ne respecte pas cette entente, elle perdra quelque chose au détriment de l'autre. Rappelons-nous le pacte entre Méphistophéles et Faust ce dernier ayant une telle obsession du savoir que pour y avoir accès a vendu son âme au premier. Les règles du « deal » enferment l'un des deux interlocuteurs sinon les deux dans le cadre plus étroit et plus strict de la négociation alors que celles de la conversation offrent plus de liberté et permettent la découverte d'une part d'inconnu.

Lorsque cet interlocuteur nous dit que « plus il y a de choses cachées, plus la conversation peut aller loin » sous-entend-il qu'il faille tout découvrir? Cela constitue-t-il une condition de l'échange? Est-ce cela le « deal » auquel il fait référence? Serait-ce un but dans la conversation d'aller au bout des choses? Cela est-il possible? Et que se passe-t-il lorsqu'on va au bout des choses? Lorsqu'on regarde le monde de la communication actuelle, par exemple, où se dévoiler, se dire, se

montrer dans ce qu'on a de plus intime et de plus précieux est devenu un modus vivendi ahurissant, il y a de quoi s'inquiéter. Tout révéler ne constitue pas pour nous une règle de la conversation. C'est plutôt ce que nous pousse à faire le monde de la communication et c'est là où on se déconnecte de soi et que, tout comme Faust, on vend son âme au diable.

Enfin, voici ce que nous retenons d'essentiel dans le propos de cet interlocuteur :

*« La conversation est un art extrêmement difficile de respect de l'autre, d'attention à l'autre, d'abandon à l'autre; il faut accepter que l'autre nous déstabilise, nous renvoie une image de nous-même qui n'est pas nécessairement belle. L'abandon à l'autre, à l'étranger, à l'étrangeté, à l'ailleurs. Il faut passer par l'autre pour identifier ce que nous sommes vraiment. La conversation, c'est ça, oser se mettre en rapport avec l'autre. Pour que la parole émerge, il faut du temps. Rien ne peut naître s'il n'y a pas de temps. Amener l'autre sur un territoire inconnu où il n'y a rien de préconçu. C'est comme ça qu'on peut naître ».*

Ce que nous dit de plus cet interlocuteur c'est que la conversation n'est pas facile parce que pour créer une parole vivante il faut du temps sans quoi cette balade à deux ne peut être possible. Le temps constituerait une valeur essentielle à la conversation, une qualité que ne valorise pas notre culture de communication.

### Interlocuteur 3

#### Qu'est-ce que la conversation?

*C'est un échange à bâtons rompus sur toutes sortes de sujets, un échange d'idées essentiellement, de points de vue ».*

#### Existe-t-il des règles et si oui, quelles sont-elles?

*La règle numéro un c'est l'écoute, entendre ce que l'autre a à dire. Je trouve que ça se fait rare les gens qui savent écouter, qui tendent l'oreille, qui absorbent ce qu'on leur dit et qui manifestent un réel intérêt à autrui. Une conversation réussie part d'un échange, d'un intérêt réel de chaque interlocuteur. Ne pas couper l'autre, être intéressé et réagir à ce qu'il dit en envoyant du feed-back. Il faut utiliser la conversation pour sortir de soi, s'ouvrir à l'autre ».*

Pour cet interlocuteur, l'écoute est une condition fondamentale à l'art de la conversation. Elle en est l'essence. Le double sentiment de se sentir connecter à soi et de l'être à l'autre qu'il exprime participe à faire surgir l'émotion. Accueillir l'autre vient d'une aptitude à s'ouvrir. Il y a une façon de se relier aux autres : c'est de les écouter. L'écoute crée un climat de confiance et d'ouverture qui permet d'éveiller l'émotion et de nous rendre disponible à l'instant présent. À partir du moment où ce contact est établi et que le courant passe, il y a conversation. Être à l'écoute signifie aussi être attentif à ce que l'on offre et à ce que l'on reçoit. Avec notre interlocuteur, nous nous demandons aussi si les personnes qui ont une réelle écoute ne sont pas de plus en plus rares. Que peu de gens soient aptes à bien écouter signifie-t-il pour autant que peu de gens soient doués pour la conversation? Qu'est-ce qui fait aujourd'hui que l'on soit moins disposé à écouter?



L'insupportable cacophonie de notre siècle. Nous l'avons déjà mentionnée, la communication est là pour vendre, pour étaler, pour imposer ses propres idées, ses propres produits, ce dont s'enorgueillit la société marchande dans laquelle nous vivons. Elle s'impose en faisant du bruit et en attirant l'attention des gens, en créant sans cesse de nouveaux besoins et en réduisant l'être au matérialisme et à l'individualisme que l'obsession de l'avoir engendre. D'ailleurs, cet interlocuteur renchérit sur ce point :

*« On ne converse plus beaucoup, on ne réfléchit plus beaucoup, on n'a plus le temps. Tout va trop vite. C'est ce qu'il y a de pervers dans la rapidité. On est contrôlé. On va au plus simple maintenant, le nivellement par le bas. On dirait que c'est trop compliqué les choses culturelles ».*

Ce dont parle cet interlocuteur est incontestablement lié à cette culture de communication dans laquelle nous vivons, culture de l'instantané où le paraître domine et l'être s'efface, où l'agitation viole les consciences et engendre l'ignorance. Pour être en mesure de bien écouter n'est-il pas essentiel de sortir du bruit et de l'agitation engendrés par la communication, ce qu'on en fait et ce qu'elle est en train de devenir? Tout ce bruit et cette agitation n'interfèrent-ils pas dans notre capacité à nous connecter à soi et nous relier à l'autre? Toujours selon cet interlocuteur :

*« Il faut utiliser la conversation pour sortir de soi, s'ouvrir à l'autre ».*

Sortir de soi signifierait-il se débrancher de cette culture de communication que nous impose cette société marchande qui dicte nos attitudes et notre conduite et contrôle notre façon de voir le monde? Ce que nous croyons c'est que notre culture de communication est une ambition envahissante contre laquelle il faut se garder. En se coupant un peu de celle-ci, on s'ouvre plus à celle-là, la conversation.

**Comment écoute-t-on quelqu'un? Comment développe-t-on une sensibilité à l'autre dans l'écoute?**

*« Bien écouter c'est ne pas couper l'autre, ne pas l'interrompre; c'est être intéressé à ce que l'autre dit et réagir à ce qu'il dit en envoyant du feed-back ».*

Interrompre c'est rompre la continuité, le contact. Cela signifie précisément d'empêcher l'autre de continuer ce qu'il est en train de dire ou de faire. Il y a dans ce geste quelque chose de dérangeant, quelque chose que nous attribuons à notre culture de communication qui, parce qu'elle requiert une attention constante, met tout en œuvre pour nous distraire et nous couper de l'autre.

Les gens qui savent écouter sont rares, nous dit cet interlocuteur. À quoi cela tient-il? À cela il nous répond :

*« C'est une plaie l'égoïsme ambiant. »*

Et qu'est-ce qui crée cet égoïsme ambiant sinon nos propres façons de communiquer imposées par cette société marchande prévoyante, rusée, fertile en expédients et inépuisable en mensonges? Celle-là même qui encourage le moi individualiste et égotique qui ne considère le monde extérieur qu'en fonction de son propre intérêt. Il n'en tient qu'à nous de reprendre contact avec soi et de se reconnecter à l'autre.

#### Interlocuteur 4

#### Qu'est-ce que la conversation?

*« C'est la définition de l'homme, c'est le langage dans ce qu'il peut apporter de pouvoir, de manipulation dans ce qu'il peut apporter de mensonges et de vérités ».*

#### Et quelle en serait la règle la plus importante?

*La règle la plus importante c'est la bonne foi parce que à partir du moment où l'un des interlocuteurs est de mauvaise foi ça dérègle le bon chemin de la conversation. C'est là où, la conversation s'arrête et en général on sort les armes à feu. Quand il n'y a plus de conversation entre les hommes, c'est la guerre à ce moment là.*

Le propos de cet interlocuteur s'élabore autour de la notion de pouvoir qui coïncide avec la règle de la bonne foi et de son corollaire, la mauvaise foi. En passant par son côté plus lumineux, nous explorons ici le côté plus sombre de la conversation, sa fin pour ainsi dire et ce que cela entraîne comme conséquences. Dans ce qu'elle apporte de confiance, d'ouverture et de bienveillance, la bonne foi dont fait preuve un interlocuteur par rapport à un autre et réciproquement nourrit la conversation et l'anime. Cet échange procure le pouvoir de se connecter à soi et de l'être à l'autre. Lorsque cette règle de bonne foi est transgressée par l'un ou l'autre des interlocuteurs, cela signifie qu'il y a réappropriation du pouvoir par le transgresseur qui peut s'en servir contre l'autre. Dans pareil cas, les mots ne suffisent plus. On en vient aux gestes, aux armes, à la guerre. La conversation cesse et s'éteint pour faire place au dialogue de sourds. Les interlocuteurs ne sont plus connectés. On

peut bien avoir un vocabulaire riche, une facilité à s'exprimer, une grande culture, si on n'est pas connecté à soi, à ses émotions, le mot ne sert plus à rien si ce n'est que d'envoyer des messages qui ne reflètent pas la réalité profonde de ce que l'on ressent réellement. Lorsqu'il parle du pouvoir du langage, cet interlocuteur parle-t-il seulement du pouvoir de la conversation ou de celui de la communication? Ce pouvoir s'exerce-t-il autant dans celle-ci que dans celle-là? Il poursuit en nous disant que :

*« C'est plus difficile la conversation parce qu'elle met en présence des forces qui s'affrontent alors que la communication c'est plus étendre ses propres idées, vraisemblablement ses propres produits qui n'est pas là pour rappeler ses propres contradictions mais qui est là pour vendre, pour étendre donc à partir de là on est dans une ère de commerce, il n'y a plus de gratuité. Il y a une forme de gratuité dans la conversation. Ce n'est pas une communication qui a un résultat immédiat. Comme on dit, on peut se perdre dans une conversation, on se perd moins facilement dans une communication, vous êtes visé ou pas, la communication est faite pour vendre, pour imposer même. Alors que la conversation réclame la contradiction, elle réclame l'esprit critique. »*

Selon lui, la conversation exige plus que la communication d'abord parce qu'elle réclame la présence de l'autre, ce qui n'est pas toujours le cas de la communication, ensuite parce que cet autre doit prendre sa place, il doit s'affirmer. À partir de là, les forces en présence, les interlocuteurs, s'affrontent. Mais dans cet affrontement, de quelles forces parle-t-on? La force de l'un par rapport à celle de l'autre dans sa capacité à s'exprimer? Qu'est-ce qu'un affrontement au fond si ce n'est que d'atteindre l'autre dans son intimité? De même, serait-il juste d'affirmer que la conversation réclame la contradiction? Ne pourrions-nous pas dire simplement

qu'elle permet la contradiction de la même façon qu'elle s'élabore de concert avec l'autre?

L'interlocuteur renchérit sur ce que nous interprétons comme étant le caractère double de la conversation, L'effet qu'elle produit lorsque les interlocuteurs sont connectés, le sentiment de confiance, par rapport au sentiment de méfiance qu'elle crée lorsqu'ils ne le sont pas. Nous croyons que c'est ce qu'il signifie lorsqu'il parle de la gratuité qui n'a pas de but en soi sinon que de préconiser le pouvoir de se sentir connecter à soi et de l'être à l'autre contrairement au pouvoir plus destructeur qu'engendre la peur de ne pas être soi avec l'autre et qui provoque l'affrontement.

À cela s'ajoute l'idée plus linéaire et plus économique qu'il se fait de la communication. Selon lui et tel que nous l'avons vu au début de ce mémoire, lorsque nous communiquons quelque chose, l'autre n'est pas toujours là. Dans la communication, le pouvoir n'est pas dans le partage, mais dans la transmission de ce qui est dit et de ce qui n'est pas dit. D'ailleurs, ce qu'on ne dit pas se montre. Tel est le cas de l'image, par exemple. Nous en avons déjà fait mention. Il y a trop d'images. Nous sommes submergés par une quantité monstrueuse d'images menteuses et nuisibles. L'espace public et privé est envahi par ces images qui vendent et se vendent, ce dont profite notre société marchande. La communication impose et s'impose. En ce sens, ne serait-elle pas un moyen d'exercer un pouvoir sur l'autre? Nous croyons effectivement que c'est dans le mercantilisme que réside le pouvoir de la communication.

La question du pouvoir est ici très importante. Celui que la conversation exige par rapport à celui que la communication impose. En fait, qu'est-ce qui est le plus important, est-ce le pouvoir exercé sur l'autre ou le pouvoir qui naît de la



rencontre avec l'autre? Et si la pertinence de la conversation était dans le pouvoir de s'exprimer et d'être connecté à soi et à l'autre, aurions-nous intérêt à faire de la conversation une alliée? « Un allié est une puissance capable de faire dépasser à l'homme ses limites. C'est-à-dire qu'un allié permet de sortir des frontières de la réalité ordinaire. Avoir un allié est ainsi synonyme de puissance et la preuve qu'un des buts de l'enseignement est atteint. »<sup>94</sup>

### Interlocuteur 5

#### Qu'est-ce que la conversation?

*« C'est un art, très certainement, et c'est un plaisir. Je crois que lorsqu'on arrive dans les derniers jours de la vie, on s'aperçoit que c'est très important. C'est le contact avec l'autre, la découverte de l'autre. La conversation, c'est le moyen de se renvoyer la balle, ça peut être très dangereux mais aussi très enrichissant ».*

Cet interlocuteur parle de la conversation comme d'un art. Pour cette raison, nous avons cru bon formuler la question suivante : qu'est-ce que l'art? En quoi la conversation est-elle un art?

Nous avons remarqué autant dans nos lectures que dans nos rencontres, qu'il est fait, on ne parle pas de l'art de la communication, simplement de la communication. Ce point a de l'importance. Le sens du mot « art » ajoute une valeur à celui de la conversation. Art, « l'un des mots les plus importants de notre culture vient du latin *ars*, *artis*, nom féminin à valeur très générale, signifiant « façon

---

<sup>94</sup> Carlos Castenada, *L'herbe du diable et la petite fumée*, Paris, Christian Bourgois, coll. « 10/18 », 1985, p. 206.

d'être » et « façon d'agir »<sup>95</sup>. Art signifie également « science, savoir »<sup>96</sup> puis « moyen, méthode »<sup>97</sup>; c'est un ensemble de moyens qui tendent à une fin. Nous comprenons également qu'il y a dans l'art une manière de transmettre le savoir, les connaissances, un savoir-faire. Au fond, l'art de la conversation pourrait être l'habileté à s'exprimer jointe à la connaissance. Serait-ce cela la source du plaisir de la conversation?

La conversation est-elle un moyen de se renvoyer la balle? Que signifie cette expression au juste, sinon de répondre à l'autre par un acte équivalent? Nous sommes ici au niveau de la réplique que permet effectivement la conversation mais cela nous met-il véritablement en contact avec l'autre? Elle peut le faire. Cela dépend de l'intention des interlocuteurs. Ce dont nous sommes convaincus, c'est que la réplique est une réponse vive qui vise généralement à provoquer l'autre, à le renvoyer à lui-même de manière à ce qu'il sorte de lui pour revenir vers soi. Cela comporte un risque. Mais si cette riposte se fait dans la bonne foi et le respect de l'autre, nous croyons qu'elle peut servir à faire cheminer les interlocuteurs dans l'échange. D'ailleurs, cet interlocuteur poursuit un peu dans le même sens :

*« La conversation exige une modestie sinon ça devient un endoctrinement, le moi va prendre le plancher et va imposer ses idées. S'il y a des liens de confiance et de respect entre deux personnes, il va y avoir conversation. La conversation est un savoir, une expérience qui n'est pas réservée seulement aux gens cultivés. Tout le monde a les outils pour s'exprimer. Parfois le moins cultivé est plus vrai que celui qui a le plus de mots. Dire simplement les choses telles qu'ils les ont vécues, c'est là*

---

<sup>95</sup> Dictionnaire historique de la langue française, op. cit., 1992.

<sup>96</sup> Ibid.

<sup>97</sup> Ibid.

*où il y a véritable conversation. Dans une vraie conversation, il n'y a pas de trace de pouvoir, chacun peut y aller du plus profond de soi-même ».*

La conversation n'autorise pas le moi égotique. Elle est ce lieu où règne la confiance, le respect et le partage. Tout le monde a accès à ce lieu, selon cet interlocuteur. Qu'il soit cultivé ou non. Pour y accéder il suffit d'être connecté à sa vérité profonde, à soi. À cela, il ajoute :

*« Se faire comprendre, c'est ça le raffinement de la conversation. Ça prend du temps la conversation et nous n'avons pas le temps, on est bousculé. Si on veut communiquer véritablement, ça demande un effort. Je crois qu'on serait plus aimable les uns avec les autres. La conversation ne se fait qu'avec infiniment de respect, de tolérance et d'empathie avec un réel besoin de connaître l'autre. Qui dit conversation avec l'autre dit conversation avec soi-même, dans le silence. On ne peut converser avec l'autre si on ne converse pas avec soi »*

La conversation nécessite temps et effort, ce qui va à l'encontre de ce que nous propose la société moderne : vitesse et facilité, instantanéité, le jetable après usage. Nous sommes dans la culture de l'éphémère. Que faut-il comprendre de cela? Ce dont nous parle cet interlocuteur en clair c'est de valeurs, celles de la conversation : le respect, la tolérance, l'empathie, la générosité, la considération de ce que nous sommes soi avec l'autre. Voilà ce qu'aurait de plus à nous offrir la conversation et que ne nous propose pas la communication.

## Interlocuteur 6

### Qu'est-ce que la conversation?

*« La seule façon d'approcher les filles, c'est de faire la conversation. La première chose qu'on apprenait, c'était la poésie. [...] Entrer en contact passait par la poésie. Et on est de l'époque où la poésie était fréquente c'est-à-dire que les premiers éléments qu'on a entendus de verbalisation, ça a été par des poètes, par Ferré qui parlait de Beaudelaire, par Brel, Brassens, par Vignault qui nous parlait du pays à travers les mots. Et on a été convaincu très jeune que la conversation n'est que l'idée même du transport de quoique ce soit, des sentiments, des idées, du contact, de l'aller vers l'autre passait par les mots. Tout ça faisait partie de notre culture, ce n'était pas une question d'éducation, c'était notre façon de contacter. L'aller vers l'autre passait par les mots, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Peut-être que le monde d'aujourd'hui s'est trouvé d'autres façons de se contacter, soit par la technologie, l'Internet, le téléphone mais on ne passe pas par les mots parce qu'il faut que tout aille rapidement et le but de la conversation, c'est de ralentir le contact, ce n'est pas de l'accélérer. La plus belle conversation, c'est celle qui se déroule sans qu'on s'en rende compte, toujours une conversation entre un homme et une femme et tout à coup le cœur se met à battre et ça ne peut arriver autrement que par les mots. On devient amoureux par la conversation lorsque les mots de l'autre nous touchent. Le cœur commence à battre. La lenteur du dialogue est très importante ».*

C'est dans cette double inclination pour l'esthétisme et la séduction que s'illustre le propos de cet interlocuteur. Pour lui, notre question éveille des pensées nostalgiques. Cela s'entend lorsqu'il nous parle de ce qu'était la conversation, un échange ritualisé au cours duquel l'importance d'être touché par l'autre et de se

sentir connecté à lui primait encore. L'aller vers l'autre passait par la beauté des mots, première forme de respect de la conversation. En fait, cet interlocuteur nous parle de la conversation au sens purement esthétique. Il nous décrit le mot en tant qu'objet d'art. Nous touchons et nous nous sentons touchés par la beauté des mots. Cette rencontre ne s'accomplit que dans une lenteur de circonstance nécessaire pour se connecter à l'autre.

Le but de la conversation, c'est de ralentir le contact, non pas de l'accélérer, nous dit cet interlocuteur, et il est convaincu de cela. Toutefois, bien qu'il trouve déplorable l'appauvrissement de la langue qu'entraîne l'utilisation des nouveaux moyens technologiques, il maintient qu'il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Pour lui, et il est le seul de nos interlocuteurs à avoir abordé cette question, la technologie pourrait contribuer à promouvoir la conversation plutôt que de la détruire. Voici d'ailleurs ce qu'il nous a répondu lorsque nous avons soulevé cette question :

### **La technologie fait-elle en sorte que la conversation se perde?**

*« Le début de chaque technologie fait qu'on perd quelque chose. Avant le téléphone, on se rencontrait pour s'échanger de l'information. Après le téléphone, ça a été autre chose. [...] Il est probable qu'au début de l'Internet, au début de la conversation rapide, on a communiqué pour l'efficacité de la conversation. Mais je constatais [...] que rapidement les gens voulaient se rencontrer et qu'au bout du compte, c'était la même démarche. Peut-être que l'Internet va améliorer la conversation au contraire, plutôt que de la détruire. »*

Il va encore plus loin en ce qui concerne nos façons de communiquer en apportant les précisions suivantes :



*« Ce qui est triste en ce qui concerne la conversation aujourd'hui, c'est qu'on ne valorise pas assez la complexité. Prenons la conversation par la musique. C'est à partir de la complexité des instruments qu'on dégagait les plus belles notes de la musique. Simplifier n'est pas aller vers le mieux, c'est complexifier la vie. Il faut absolument que la conversation passe par les mots, il faut de plus en plus de mots pour expliquer nos pensées qui deviennent de plus en plus complexes parce que le monde devient de plus en plus difficile à saisir. Comment peut-on avoir une conversation sur un sujet si on n'en possède pas les mots? La conversation devient la respiration quotidienne de la fabrication d'une réflexion. Multiplier les mots, les conversations, c'est multiplier les rapports de conversation, c'est multiplier les instruments de réflexion ».*

Un monde complexe engendre une pensée complexe. Cela justifie le besoin de mots pour mieux s'exprimer d'où l'importance d'avoir une solide culture générale, un vocabulaire riche et un discours articulé. Tout cela s'apprend à condition, bien sûr, de faire de la langue et de l'éducation ses principaux chevaux de bataille. Cette complexité répond au désir de l'homme de pouvoir exprimer le plus précisément possible sa pensée et ses émotions. Le fait d'avoir peu de mots avec lesquels s'exprimer rendrait ardue la conversation. Que s'est-il passé au cours des dernières années et qui expliquerait cela? Se pourrait-il que les mots se perdent et s'épuisent dans la culture de communication actuelle parce qu'on ne cesse de simplifier ce qu'on veut dire pour aller toujours plus vite et rejoindre le plus de personnes possible? C'est aussi ce que nous suggère la culture de communication dans laquelle nous vivons, la « haute vitesse » proposée à des prix avantageux par nos boîtes de télécommunication en témoigne. Tout est vite et doit aller vite. Peut-être n'y a-t-il pas lieu de s'étonner de la difficulté à ralentir le contact dans la relation avec l'autre.

### Quelle serait la règle la plus importante de la conversation?

*« La conversation, c'est une façon de me rendre intéressant et de séduire l'autre, c'est ça la conversation. Comment faire lorsque je parle pour que cette personne soit atteinte, à moi? Une façon de séduire, de prendre, d'aller et de garder l'autre, c'est ça la conversation, ça a tout un charme, c'est fait pour charmer, pour éblouir. Rendre le moment que nous passons ensemble indiscutable, inoubliable, sans distraction. La conversation, c'est aussi attendre de l'autre. Il y a tellement d'incompréhension en ce moment. On ne peut changer qu'à travers les mots, comprendre qu'à travers les mots. On ne pourra jamais véritablement entrer en contact humanitaire avec l'autre sans entrer dans la conversation ».*

Mais se connecter à l'autre signifie-t-il inévitablement le séduire? Est-ce là la finalité de la conversation? Nous croyons que la conversation n'oblige en rien l'entreprise de séduction. La conversation est un échange où l'on doit rester soi-même. Être connecté à soi signifie se sentir libre d'être touché par l'autre, au même titre qu'il faut cultiver les autres pour ce qu'ils sont et non pour ce qu'ils voudraient être sans quoi ce serait pure flatterie. Ce qu'affirme cet interlocuteur c'est que la conversation est un moyen de séduire l'autre et de le ramener à soi. Pour nous, cela ne correspond pas à la liberté qu'offre la conversation. Nous sommes plutôt d'avis que la séduction n'est pas dépourvue de calculs et vise parfois à dominer l'autre, ce qui peut conduire à l'enfermement. De là aussi l'importance pour celui qui veut séduire de choisir ses mots. En fait, ce que nous défendons ici, c'est la liberté, valeur intrinsèque de la conversation. Pour nous, la conversation n'est pas une façon de séduire car lorsque nous engageons une conversation avec une ou plusieurs personnes, nous sommes déjà séduits c'est-à-dire que nous avons envie de converser avec elles. Ce qui est important pour poursuivre l'échange c'est de maintenir l'intérêt. Nous ne croyons pas que converser signifie séduire. Nous sommes plutôt

d'avis que la séduction est une prémisse à la conversation. Cette définition de la conversation que nous propose cet interlocuteur satisfait davantage les besoins de la communication.

### **Interlocuteur 7**

#### **Qu'est-ce que la conversation?**

*« Un échange entre deux personnes. L'entrevue est une conversation, on cherche à connaître, à comprendre, à tirer les vers du nez. La conversation à bâtons rompus avec un ami, avec sa femme, c'est autre chose. »*

#### **Autre chose?**

*« Ça part d'on ne sait pas quoi, ça part de là et ça va ailleurs. C'est agréable comme ça, l'imprévu. »*

#### **Existe-t-il des règles?**

*« L'écoute. »*

Cet interlocuteur annonce davantage la conversation comme un exercice intime, entre proches. On retrouve dans son propos l'image de la ballade que l'on fait en compagnie de l'autre et de l'idée qui s'élabore dans le partage et l'ouverture. Comme d'autres interlocuteurs, il souligne l'importance de l'écoute. À cela il ajoute :

*« Celui qui a une riche capacité à s'exprimer, un riche vocabulaire, va lui chercher à vivre au présent ».*

Il aborde aussi la question du temps, mais particulièrement celui du moment présent. Vivre au présent confirme le contact avec soi. Le temps n'a pas d'emprise sur le soi justement parce qu'on accepte de vivre l'ici et maintenant. On ne concentre pas ses énergies à ressasser son passé ou planifier son avenir, on compose avec la situation présente. Rien ne peut ébranler cette force intérieure dont le point d'ancrage est la confiance en soi. Cette force, toutefois, confronte le diktat de notre société marchande qui met tout en œuvre pour nous déconnecter de soi dans les messages qu'elle nous envoie. Devant cette toile de fond, nous avons le choix de nous exprimer et de dire tout haut ce que l'on pense, et cela est important de pouvoir le faire, ou alors d'aspirer au silence qui nous reconnectera à soi et qui nous permettra de mieux vivre avec ce qui ne nous convient pas.

Et lorsqu'on lui demande si la conversation s'apprend, il nous répond :

*« Oui. À l'école. Lire davantage. Tenir des conversations. Comme parent, on a un rôle à jouer. Notre système d'éducation ne valorise pas du tout l'expression verbale. »*

Il abonde dans le même sens que certains autres interlocuteurs après quoi l'entretien dérive vers la maîtrise de la langue, la qualité du vocabulaire et l'éducation.

## Interlocuteur 8

### Qu'est-ce que la conversation?

*« C'est une manière de communiquer. Le mot pour moi est synonyme de détente donc de communiquer librement avec ses semblables sur toutes sortes de sujets les plus libertins possible. J'associe mal conversation avec échange intellectuel. C'est un procédé de récréation, surtout ludique, contact intime avec les personnes qui sont surtout très près de nous ».*

Pour cet interlocuteur, la conversation se définit en termes de plaisir dans tout ce que cela implique : le plaisir dans ce qu'il procure de sensations et d'émotions agréables, de bien-être et de légèreté, dans ce qu'il offre de liberté aussi, qui ne contraint pas dans sa façon d'agir ou de s'exprimer. La conversation est un plaisir qui se partage le mieux avec l'autre. Mais pourquoi la conversation s'associerait-elle mal à l'échange intellectuel? Devrions-nous comprendre que ce sont là deux façons de communiquer à la fois différentes et incompatibles? Quelles différences essentielles empêcheraient la conversation et l'échange plus intellectuel d'exister ensemble?

*« Le caractère organique de la conversation est sans doute aussi fort que la parole. L'électricité [dans l'échange] est au niveau de l'émotion ».*

La différence qu'établit cet interlocuteur entre la conversation et l'échange intellectuel se situe justement au niveau du soi. Dans la conversation, nous sommes connectés à soi parce que nous entrons en contact avec l'émotion, le corps qui nous donnent accès au plaisir et aux sens. La conversation permet cette approche plus sensualiste de l'échange. A contrario, au cours d'un échange plus intellectuel, nous



sommes plus facilement déconnectés de soi, l'objectif étant plus de connaître, de comprendre les choses et ce qu'on en dit que de les ressentir. Pourtant, l'intelligence repose aussi sur le fait de s'entendre mutuellement. Pourquoi ne pourrait-il pas être possible d'avoir des conversations intellectuelles, sous-entendu plus sérieuses, tout en ayant du plaisir? Si la conversation est un plaisir, ne permettrait-elle pas d'affranchir les esprits? Nous pensons que c'est possible dans la mesure où nous créons un espace pour que cela se produise.

### **La conversation comporte-t-elle des règles?**

*« L'écoute est la qualité première, meilleure aptitude à développer pour obtenir des relations d'égal à égal, plus profondes, plus réelles. [...] La conversation s'apprend en pratiquant la conversation. Développer sa pensée, est-ce apprendre à converser? À l'école, dans les familles aussi mais il semble que ce ne soit pas un processus très répandu. Apprendre à débattre, à développer sa pensée en cognitif, manipuler la métaphore et l'allégorie. L'intuition est très importante mais encore faut-il qu'elle soit nourrie. Pourquoi dit-on d'un tel ou d'une telle qu'il a une conversation intéressante? C'est que sa conversation nourrit est remplie de repères, d'imprévus ».*

Ce que pense cet interlocuteur de l'essence de la conversation rejoint le point de vue de certains autres. L'écoute, comme qualité essentielle, permettrait d'établir des relations plus profondes et d'être soi avec l'autre dans la conversation. L'écoute serait encore plus importante que la prise de parole. De même et tout comme d'autres interlocuteurs, il s'interroge sur la place accordée à l'apprentissage de la conversation, au temps qui devrait y être consacré et l'importance accordée à ce qui contribue à nous rendre plus habile dans la conversation. Conversons-nous dans nos familles? Nos institutions d'enseignement accordent-elles de l'importance à la

conversation pour peu qu'elle aide à articuler la pensée, à rejoindre l'autre dans ce qu'il dit, ce qu'il est et ce qu'il fait? Tout cela est-il mesurable, palpable? Lorsqu'on dit qu'une personne a une conversation intéressante, cela s'entend dans ce qu'elle dit et comment elle le dit. Valorisons-nous cela? Voici ce qu'en pense cet interlocuteur :

*« On se contente de bribes de conversation et on accepte que l'interlocuteur soit handicapé au niveau de son vocabulaire ou de l'expression. En famille, il y a parfois beaucoup de silences, de non-dits. Le repas devrait être une occasion de faire valoir le bien fondé d'une conversation. Développer son sens critique. L'importance du repas. Donnez confiance aux gens, vaincre la gêne ».*

### **La pertinence de la conversation?**

*« Une arme de résistance et de combat pour verbaliser, témoigner, critiquer. Une arme d'évolution, une munition qui sert à confronter les différents points de vue, à les choquer. La conversation a donc le pouvoir de modifier le portrait culturel de la société québécoise ».*

Combien sommes-nous à croire au pouvoir de la conversation? À croire que cet échange de soi à l'autre dans tout ce que cela implique d'exigences ferait de nous une société plus assumée? Combien sommes-nous à être convaincus des bienfaits de la conversation?

## Interlocuteur 9

### Qu'est-ce que la conversation?

*« Un moyen de communication entre les humains. L'art de la conversation est tout à fait autre chose, c'est la façon de faire passer la pensée, l'esprit, les idées mais de façon élégante. En ayant conscience que les mots font une sorte de musique, c'est ce qui rend la conversation élégante. L'élégance de la phrase est très importante. On s'en rend compte avec les auteurs importants ».*

Cet interlocuteur fait coïncider les dimensions du concret et de l'esthétique, du sublime. Pour lui, la conversation représente un moyen de communication qui permet d'exprimer la beauté de la langue. La conversation, c'est beau, c'est musical, c'est une œuvre qui manifeste la volonté esthétique de celui qui la pratique et qui est sensible au choix des mots, à leur agencement, au rythme et à tout ce que cela éveille en lui. Pour cet interlocuteur, fréquenter de bons auteurs nous expose à ce sentiment de beauté. Il soulève ici une question primordiale : qui sont les auteurs importants? Et pourquoi les fréquentons-nous?

Un auteur important est avant tout celui qui nous touche et nous donne envie d'aller plus loin, de le fréquenter. Il rallume en nous cette étincelle de vie qui nous connecte à soi puis à l'autre. C'est aussi quelqu'un qui nous inspire, qui nous donne ce souffle créateur dont nous avons besoin pour nous dépasser. Un bon auteur nous guide et nous fait grandir. Il arrive parfois que l'on se réfugie auprès de lui, dans les bras de son œuvre. C'est en fréquentant de bons auteurs qu'on peut être touché. Cela demande du temps et ne se fait pas instantanément tel que veut nous le faire croire notre culture de communication qui se complait à cultiver l'éphémère et l'instantanéité.

### **La conversation comporte-t-elle des règles?**

*« D'être intéressant et intéresser l'interlocuteur. Les règles s'imposent d'elles-mêmes au fur et à mesure qu'on entre dans la conversation. L'art de la conversation, c'est de capter l'intérêt des autres. »*

Cet interlocuteur est avant tout séduit par sa langue. Ce qui le connecte à soi c'est la beauté de la langue. Dans la conversation, il ne cherche pas à tout prix à séduire l'autre, il est simplement lui-même séduit. Il se voue à l'expression de cette beauté et souhaite toucher l'autre et se connecter à lui de cette façon, mais ce n'est pas un but en soi. La conversation devient ainsi une œuvre qui se crée avec l'autre.

### **Peut-on apprendre la conversation?**

*« Je crois que oui, c'est un art qui s'apprend. Il faut être éveillé, curieux, savoir écouter ceux qui parlent bien. C'est en lisant les bons auteurs qu'on apprend la musique de la langue. S'exprimer de façon correcte même si, au départ, on ne comprend pas tout. Pour apprendre une langue il faut une musicalité. Une des grandes joies intellectuelles, c'est d'entendre des gens qui s'expriment bien. »*

Il faut oser aller vers l'autre. Oser aller vers ceux qui s'expriment bien et qui ont des choses à dire. Oser lire les bons auteurs même si on ne nous en parle peu ou plus. En fait, il faut aller vers ce qui nous touche le plus même si cela ne fait pas partie du choix de la masse. La beauté de langue dont nous parle cet interlocuteur ne se limite pas à une élite. Elle est accessible à tous à condition d'y consacrer temps et efforts. Pour cela, il faut également être curieux et avoir envie d'apprendre. Tout cela contribue à sculpter l'expression, à la définir et la rendre plus belle. C'est un art difficile, mais qui procure de la joie. Se pourrait-il que dans l'élégance des mots et de

la phrase il y ait la marque du respect de l'autre? Et comment se fait-il que dans une société comme la nôtre aussi soumise au culte du beau nous ayons cette forte impression que nous ne soignons pas notre façon de parler et que cela s'entende de plus en plus dans nos médias de masse? Cet interlocuteur poursuit et ce dernier commentaire marquera la fin des entretiens :

*« L'art de la conversation est peut-être en train de se perdre à cause du rythme de la vie. Une vivacité d'esprit qui est en train de se perdre, hélas! »*

Quelles traces pourrait laisser une conversation sinon celles qui permettent de constater qu'une personne s'exprime bien avec un vocabulaire riche et une pensée articulée de soi à l'autre? Cela suffit-il à définir la conversation? Quelle est-elle en soi et par quels traits essentiels la distingue-t-on de la communication?

Ces entretiens nous ont permis de présenter différentes définitions de la conversation mais aussi d'en dégager les traits essentiels. Ce que nous avons retenu tourne autour de l'idée de la naissance, de l'écoute, de l'esthétique, de la séduction, du pouvoir et du temps. La conversation permettrait de faire naître quelque chose de nouveau entre deux personnes et favoriserait l'émergence du soi avec l'autre. À partir du moment où une rencontre entre des interlocuteurs a lieu et que le contact s'établit dans le respect et l'ouverture, le mouvement s'organise et annonce de nouveaux devenirs. L'énergie qui émane d'une réelle rencontre n'a d'autre entrée que l'ouïe pour atteindre le cœur des gens. Écouter soi-même un autre qui parle c'est exprimer le désir de vouloir se connecter. Écouter n'est pas facile, mais lorsqu'on apprend à la faire avec maîtrise et réserve, on saisit mieux et retient plus ce qu'un message a de bon et d'intéressant. On discerne ce qu'il y a d'utile et de faux. De même, l'écoute nous permet d'entrer en contact avec nos émotions, ce qui rend l'échange vivant. Sans l'écoute, la conversation n'aurait pas lieu. Pour maintenir le



contact avec l'autre et apprécier ce qu'il nous dit, encore faut-il nous exprimer de façon élégante. La beauté de l'expression est une somme de qualités qui concourent ensemble et forment par leur accord une parfaite harmonie; dans la conversation, cela s'entend dans le choix des mots, leur agencement et le rythme avec lequel nous nous exprimons. Il y a dans la beauté de l'expression le respect de soi et de l'autre. Lorsque l'esthétisme et la séduction se croisent et que les pensées s'entrelacent, nous pouvons faire de la conversation une fine dentelle ou un tissu de mensonges. Cela dépend de nos dispositions intérieures, de notre confiance, de notre enthousiasme pour l'échange et de notre intérêt réel pour l'autre. Nous pouvons séduire parce que nous avons des choses à dire, à partager avec l'autre ou alors parce que nous sommes habiles à faire des mots de la musique et à dissimuler les fausses notes de sorte à éblouir l'auditeur et troubler son jugement. Le pouvoir créateur que procure la bonne foi, celui d'être connecté à soi et à l'autre, peut être anéanti par celui plus destructeur que confère la mauvaise foi et qui nous coupe de l'autre. Tout cela se définit dans le temps, cet espace et ce lieu dont s'accapare de plus en plus notre culture de communication, sous-fifre de la société marchande. La vitesse tue, disait une publicité. La vitesse tue nos rapports de conversation disent la plupart de nos interlocuteurs. Tout va si vite que nous éprouvons parfois de la difficulté à entretenir le contact avec l'autre, et pourtant c'est peut-être ce dont nous avons le plus besoin, ce qui procure le plus de plaisir et de liberté. Reprendre le temps est une responsabilité qui nous revient, suffit-il de le rappeler.

En fait, de tout cela, ce qui constitue la conversation en soi pour tous ces interlocuteurs, c'est d'être connecté et de garder l'autre connecté tout à la fois, ce qui n'est pas nécessairement le cas de la communication. Voilà comment elle se distingue. Dans le chapitre suivant, nous reprendrons cette définition, cette première ébauche à partir de laquelle nous tenterons d'élaborer notre propre conception de la conversation.

## CHAPITRE IV

### POUR UNE DÉFINITION DE LA CONVERSATION

Dans le chapitre précédent, nous avons exposé les éléments méthodologiques qui encadrent cette recherche. Nous avons fait une enquête puis mener des entrevues auprès de personnes invitées à nous partager leur définition de la conversation. Nous avons analysé et interprété ces entrevues à partir desquelles nous avons dégagé une synthèse. Dans le présent chapitre, nous reviendrons brièvement sur cette synthèse puis nous proposerons et expliquerons notre définition de la conversation qui s'élabore à partir de tous ces points de vue. Enfin, nous verrons comment le point de vue de Theodore Zeldin nous a aidé à faire ressortir cette conception de la conversation qui est présente en filigrane des points de vue des personnes interviewées.

De ce que nous disent nos interlocuteurs sur la conversation, nous avons retenu ceci : la conversation est un art. C'est l'art de faire naître quelque chose par la parole, d'écouter, de bien s'exprimer, d'affirmer sa volonté, de séduire et de prendre son temps en particulier et ou tout à la fois. En fait, la conversation, c'est d'être connecté et de garder l'autre connecté. Et comment cela se passe-t-il? Comment se connecte-t-on à soi et à l'autre? Selon nos interlocuteurs, cela n'est pas facile, on négligerait même la conversation au point où elle serait en train de disparaître. À quoi cela tient-il? En fait, serait-il juste de dire qu'on méconnaît la conversation et par conséquent on ne se rend pas compte de tout ce qu'elle peut apporter de bien? De tout cela, on se rend bien compte que le sujet de la conversation n'est pas simple.

#### 4.1 CONCEPTION ORIGINALE DE LA CONVERSATION

« L'art de la conversation, c'est l'étincelle qui jaillit lorsqu'on est connecté à soi et à l'autre en même temps et dans un même lieu : celui de la parole partagée. »

##### **La conversation est un art**

La conversation est certainement un art, celui de l'expression de soi avec l'autre. L'art est une « façon d'être » de voir et de concevoir le monde qui nous entoure, de le vivre, de le sentir puis de l'exprimer. C'est une façon d'être à soi et de s'adresser à l'autre, de le toucher, de l'atteindre. L'art est vivant puisqu'il jaillit du plus profond de soi, il exprime le sentiment et réveille l'émotion. Dans la conversation, l'art est la façon de dire et de se dire en étant connecté à soi et à l'autre. C'est la rencontre de deux étincelles qui prennent feu.

##### **L'étincelle**

Nous portons tous l'étincelle en soi. Nous l'avons déjà dit, c'est la plus petite énergie transmissible qui soit qui est contenue au plus profond de notre être : le cœur. L'étincelle émane du cœur; « [...] un chemin qui a du cœur se montre facile à suivre, il ne l'oblige à aucun effort pour l'aimer.<sup>98</sup> » L'étincelle c'est la vie, elle allume et rallume ce qui est éteint. C'est une particule lumineuse qui éclaire la voie, trace le chemin. On le voit lorsqu'une idée, un projet, un rêve nous allume. On se sent plein d'énergie, notre regard est brillant, particulièrement éclatant, nous sommes radieux et irradiations les autres. Cela se sent aussi lorsqu'on rencontre quelqu'un qui nous touche, qui nous émeut, qui croit en nous et nous donne envie d'aller encore

---

<sup>98</sup> Carlos Castenada, *L'herbe du diable et la petite fumée*, op. cit., p.XII.

plus loin, de nous dépasser. Quelqu'un avec qui l'échange se vit dans le partage et l'ouverture, qui nous fait voir, au cours de la conversation, la vie, les choses différemment. D'ailleurs, certaines rencontres sont déterminantes dans notre vie parce qu'il y a des étincelles qui prennent feu. Lorsque les étincelles s'élèvent au-dessus d'un même feu, cela produit la lumière, de la chaleur ce dont notre monde a vraiment besoin.

L'étincelle est ce que nous recherchons : une brillance que la communication n'a pas encore atteinte ni même commise. La conversation qui permet l'étincelle est une conversation à travers laquelle on fait entendre sa voix, la sienne propre, celle qui offre la possibilité de se dire plutôt que de se laisser dire. Voilà ce que la conversation pourrait offrir de plus que la communication.

### **Être connecté à soi**

Que signifie être connecté à soi? Qu'est-ce que le soi? Le soi, c'est le moi libéré de l'égo. Le moi usurpe la place du soi et se fait passer pour notre âme. Mais en fait, le moi c'est l'égo, la part d'ombre qui nous habite, notre côté sombre, le personnage qui masque les mécanismes de défense et de la souffrance et qui se fait passer pour nous. Le moi, l'égo se fait son propre cinéma. Il produit des images de ce que soi ou les choses devraient être mais qui ne correspondent pas nécessairement à la réalité. Il ne fait que repasser le film des images qui nous emprisonnent en nous répétant qu'il faut être comme ceci, faire comme cela et se soumettre au regard de l'autre plutôt que d'être soi, tout simplement, et de se connecter à l'autre. L'égo est à l'être ce que notre culture de communication est à notre société. Elle entretient des images de ce qu'on devrait être et de ce qu'on devrait penser. La tactique infallible de la communication est de nous rendre absent à nous-mêmes. C'est de cette façon qu'elle flatte l'égo, qu'elle emprisonne le moi et déconnecte du soi.

Le soi, c'est ce qui reste de l'égo une fois celui-ci éclaté. C'est la lumière, le diamant, l'étincelle que chacun porte au plus profond de son cœur. Être connecté à soi, c'est vivre le moment présent. Cela signifie sentir l'intensité de ses émotions, ce qui est réel en soi. Être connecté, c'est être attentif à ce qui se passe en nous lorsque nous sommes seul ou avec l'autre et que nous conversons avec lui. Lorsqu'on est en contact avec soi, on sait faire preuve de discernement, on est lucide. Tout est clair ou devient clair. On passe de l'ombre à la lumière. Être connecté, c'est sentir sa propre énergie, s'adresser à son étincelle de sorte à ce qu'elle puisse jaillir et prendre feu avec celle de l'autre.

### **Être connecté à l'autre**

Être connecté à l'autre, c'est l'ouverture qui se crée lorsqu'on est connecté à soi. C'est troquer les sentiments de convention pour les sentiments authentiques. Nous ne pouvons espérer être connecté à l'autre si nous ne le sommes pas avec soi-même. Cela est impossible. Être connecté à l'autre signifie l'accueillir tel qu'il est sans jugement, de sorte à ce qu'il puisse s'exprimer librement. C'est la capacité que nous avons à faire silence et ressentir ce qui se passe réellement en nous lorsque l'autre parle, de prendre le temps de réfléchir avant de répondre plutôt que de répliquer promptement et de se laisser berner par son égo, pantin de la colère, de l'envie, de l'orgueil, de la peur, du moi perturbateur. Être connecté à l'autre est très difficile dans notre culture de communication puisque ce qu'on nous demande c'est de sauver les apparences, de faire comme si, d'avoir l'air de cela, de valoriser le moi. On nous propose une technologie de plus en plus sophistiquée et toujours plus performante pour rester en contact avec l'autre, pour le rejoindre n'importe où, n'importe quand, mais surtout lorsque le moi l'exige parce qu'il ne peut tolérer le silence, ambassadeur du soi. Être connecté à l'autre, c'est sortir du bruit et choisir l'harmonie qu'offre le lieu de la parole partagée.



### **Un lieu : la parole partagée**

La conversation est un lieu, celui de la parole partagée. Ce lieu, c'est celui où on se trouve au moment où on parle avec l'autre. La conversation n'a pas de lieu spécifique, elle est un lieu en soi. C'est un lieu dont l'architecture est invisible, un lieu spatio-temporel qui se crée à partir du moment où deux personnes ou plus entrent en conversation. Elles entrent dans le lieu de la conversation. L'écoute et la parole de chaque interlocuteur remplissent ce lieu, mais l'interférence produite par notre culture de communication y sème le désordre, la confusion, l'agitation. Cela rend difficile la conversation.

Sur le partage, nous pourrions dire beaucoup de choses, entre autres que c'est une vertu esquintée par nos priorités consuméristes. Certes et quoi qu'on en dise, ce n'est pas la valeur clé de notre culture de communication puisque comme nous l'avons déjà mentionné, en nous déconnectant de soi avec ses machinations diaboliques, elle ne peut nous rendre véritablement sensible à l'autre. D'ailleurs, de nombreux messages publicitaires, entre autres, concourent à valoriser l'individualisme qu'elle s'exerce à imposer.

Partager signifie prendre part à quelque chose avec l'autre. Cela se situe entre tout et rien, c'est un juste rapport qui crée un état d'harmonie, un équilibre. Prendre part à la conversation revient à prendre sa place en étant à l'écoute de soi et respecter celle de l'autre. Le partage coïncide avec le respect de soi-même et de l'autre. Cela signifie également s'ouvrir, devenir accessible et se laisser pénétrer par ce que l'autre dit, d'entendre et de sentir. Nous avons beaucoup à apprendre et à retirer d'un mouvement d'ouverture bien que cela ne soit pas facile ni même valoriser par notre culture de communication. Nous avons beaucoup à apprendre de la conversation.

En fin de compte, le point de vue de Theodore Zeldin pour qui la conversation serait *la rencontre, l'étincelle et le devenir* nous a bien aidé à faire ressortir une certaine conception de la conversation qui est présente en filigrane des points de vue des personnes interviewées. Plus précisément, nous avons fait l'expérience « faire l'essai<sup>99</sup> » du point de vue de Theodore Zeldin justement en allant à la rencontre de l'autre ce qui nous a permis d'enrichir notre connaissance de la conversation. De même, nous pourrions dire que l'expérience du point de vue de Theodore Zeldin est ce qui a fait surgir notre propre conception de la conversation, de s'adresser à son étincelle et à celle de l'autre. La force et l'originalité du point de vue de Theodore Zeldin est ce point de brillance, l'étincelle. Pour nous, toutefois, l'étincelle ne naît pas de la rencontre puisque nous la portons en soi. L'étincelle c'est la lumière qui se fait lorsqu'on sent que l'on est connecté à soi. On est soi que lorsqu'on est connecté à soi, à ce qui se passe en nous au moment de la rencontre avec l'autre et réciproquement.

---

<sup>99</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit., 1992.*

## CONCLUSION

*« Il est grand temps de rallumer les  
étoiles ».*

*Guillaume Apollinaire*

Le sujet de la conversation que nous avons exploré tout au long de ce mémoire comporte donc cinq aspects : le questionnement initial du projet, l'argumentaire sur la pertinence du sujet qui s'inscrit dans un débat opposant la conversation et la communication, la revue littéraire, les entrevues et l'élaboration d'une conception originale de la conversation. Devant l'ampleur de cette question, à savoir qu'est-ce que la conversation, nous tirerons les grandes lignes de notre recherche, de même que nous en exposerons les forces et les limites en rappelant bien, toutefois, que l'objectif de ce mémoire n'était pas de valider une hypothèse ou de démontrer ce qu'est la conversation mais bien d'admettre une idée et de partager ce qu'elle représente pour nous.

D'abord, rappelons que l'idée de cette recherche autour de la question de la conversation nous est venue suite à la lecture de l'ouvrage de Theodore Zeldin, *De la conversation*. Comme lui, nous avons éprouvé le désir d'en savoir plus sur le sujet et particulièrement sur le sens et la pertinence de la conversation dans la société d'aujourd'hui. De là, nous avons soutenu l'argumentaire selon lequel il nous semblait important de traiter la conversation pour ce qu'elle est en soi et donc ne pas la confondre avec la communication.

Définir la communication n'est pas simple. Nous avons pu le constater en explorant cette vastitude dans laquelle se complètent et se confondent les cadres

d'application, les moyens, les outils, les formes de la communication. Voilà pourquoi il nous a semblé important de recourir à l'étymologie comme point de départ. Ce détour nous a permis de comprendre ce que signifie la communication en soi mais surtout ce qu'on fait de la communication aujourd'hui, de notre culture de communication et des objectifs qu'elle se propose d'atteindre. Nous croyons que son principal but est de nous couper de soi, de nous rendre absent à nous-même et à l'autre en recourant à des stratégies de communication perverses. La communication est rusée et elle sait plus que tout flatter l'individu, le moi égotiste de sorte à le couper de lui-même et à l'éloigner encore plus de l'autre. Nous nous sommes donc interrogés sur ce que devient la communication par rapport à ce qu'elle peut encore être aujourd'hui, c'est-à-dire en choisissant de mettre en lumière l'une de ses formes les plus belle : la conversation. Effectivement, nous nous targuons d'être dans une culture de communication, mais nous oublions tout ce que peut nous offrir la conversation : la richesse d'être connecté à soi et à l'autre. Bien que nous soyons arrivés à cette première conclusion, de nombreuses questions demeurent sans réponse : sommes-nous conscients de ce qu'est en train de devenir notre culture de communication? Dans quelle mesure réalisons-nous que trop souvent elle nous coupe de l'autre? Saisissons-nous que de plus en plus on nous fait croire qu'être en contact avec l'autre passe désormais par l'objet, l'outil technologique? Qu'il nous faudrait peut-être revisiter ce que signifie la notion de contact?

De soi à l'autre, la conversation est d'abord un trajet silencieux, un moment pendant lequel on ne dit rien, un lieu délimité par l'absence de bruit et d'agitation. C'est là où, on se reconnecte à soi. Dans le second chapitre, toute une littérature nous a permis de fréquenter différents auteurs dont les textes ont nourri notre réflexion. Au cours de ce long parcours, il nous a fallu admettre plus d'une fois toute la complexité de notre sujet analysé maintes fois mais rarement dans son ensemble. Nous avons constaté que plus nous avançons dans cette recherche, plus nous

éprouvions le besoin d'en savoir plus. Circonscrire un sujet aussi illimité que celui de la conversation constituait une difficulté majeure. Nous avons lu tout ce qui nous intéressait à propos de la conversation mais nous n'avons pu tout lire ce qui se fait autour de cette question. Nous avons retenu puis présenté certains points de vue plus particulièrement les points de vue sociologique, historique et philosophique qui nous semblaient les plus pertinents pour cette recherche. Nous avons été particulièrement touché par le point de vue de Theodore Zeldin que nous avons reconnu comme point d'assemblage de tous les autres points de vue. Pour lui, la conversation est une rencontre d'où naît une étincelle qui permet un devenir. Nous avons questionné puis confronté le point de vue de Zeldin qui nous a transmis l'étincelle. Puis, nous nous sommes interrogés sur l'origine de cette étincelle désormais au cœur de notre réflexion. C'est à partir de ce moment que s'élaborait soigneusement notre propre définition. Ce qui est devenu clair, pour nous, c'est que l'étincelle est propre à la conversation, elle est cette énergie, cette brillance que la communication n'a pas encore atteinte. De tout cela, nous sommes convaincu. D'autres questions surgissent toutefois : notre culture de communication est-elle en perte d'énergie et donc d'étincelle? Aurait-elle avantage à reconsidérer l'apport de la conversation comme étincelle de vie? A-t-elle encore les moyens de le faire?

Remplis d'un silence apaisant et repu de nos lectures, nous sommes allés vers l'autre. Nous souhaitions entrer en contact avec l'autre, et c'est ce que nous avons fait. Tout au long du troisième chapitre, nous avons recueilli, analysé puis interprété les propos d'interlocuteurs auxquels nous prêtons une compétence conversationnelle et à qui nous avons demandé de nous partager leur définition de la conversation, ce que tous ont fait avec intérêt et générosité. Mais, ici aussi, nos entrevues ont dû être limité à un certain nombre d'individus. Nous ne savons donc pas ce que bien des personnes pour ne pas dire le monde en général, pense de la conversation. Parmi les points de vue recueillis, nous retenons que la conversation, c'est de capter l'intérêt



pour créer le contact. Que pour entretenir ce contact, nous devons avoir des choses à dire, un contenu, de la culture, que l'on partage avec l'autre. La conversation, c'est d'accueillir l'autre dans son altérité, de faire preuve de respect et d'ouverture et que tout cela nécessite du temps. Nous avons résumé ces propos en ces mots : la conversation, c'est être connecté et de garder l'autre connecté. Mais au-dessus de tous ces propos plane le doute, perceptible dans la voix de nos interlocuteurs. À maintes reprises, ils nous ont signalé cette difficulté que nous avons à converser, à se parler les uns les autres, difficulté attribuée à la peur de l'autre, au manque de vocabulaire, de culture, d'affirmation et de temps, entre autres. Difficulté également attribuée à toute cette place que prend notre culture de communication perverse et marchande et de laquelle il nous faut nous protéger. Cela suscite de nombreuses questions. Devons-nous repenser notre culture de communication? Cela est-il possible? Dans notre culture de communication, y a-t-il encore de l'écoute? Sommes-nous attentifs à l'autre? Respectons-nous l'autre dans son altérité? Accordons-nous de l'importance aux références et au contenu? Encourageons-nous la curiosité? Prenons-nous le temps d'échanger? Tout cela semble si peu sûr. Et pourtant, nous avons constaté que parler d'un sujet comme celui de la conversation intéresse, pique la curiosité, éveille les esprits comme si nous redécouvriions tout le plaisir que procure la parole partagée. Que comprendre de tout cela?

Ce que nous comprenons, c'est qu'il est important, voire urgent de redonner à la conversation ses lettres de noblesse. Notre contribution réside donc dans le partage de cette définition que nous avons élaborée à partir des différents points de vue que nous avons lus et recueillis sur le sujet : « L'art de la conversation, c'est l'étincelle qui jaillit lorsqu'on est connecté à soi et à l'autre en même temps et dans un même lieu : celui de la parole partagée. » Être connecté à soi et à l'autre revient aussi à prendre le temps de vivre ce que le rythme infernal imposé par notre culture de communication ne nous permet plus de faire. La conversation est un art de vivre qui

s'élabore dans la lenteur et la profondeur qui n'admet pas la superficialité et la célérité. Entrer en conversation oblige à déposer son égo au vestiaire de la superficialité et à se présenter tel qu'on est sans masque et sans appareil. Cela est notre point de vue et il n'engage que nous. Nous ne souhaitons pas l'imposer mais bien le partager.

La conversation est en mouvance, elle se transforme, change, évolue au gré des rencontres que nous faisons. Nous ne pouvons pas figer la conversation en disant « voici ce qu'est la conversation », mais nous pouvons proposer « voici ce que pourrait être la conversation ». Se faire une idée de la conversation revient également à observer ses propres interactions avec les autres. Réfléchir sur ce que peut nous apporter la conversation c'est déjà s'extirper du grand dérapage de notre culture de communication.

Par ailleurs, nous croyons que l'une des forces de notre travail est qu'il permet, tout comme l'essai de Theodore Zeldin, de partager sur le sujet de la conversation. Tout comme lui, nous sommes convaincus de la pertinence de la conversation en ce troisième millénaire. En fait, la lecture de son ouvrage telle une conversation muette a permis l'étincelle puis le devenir de ce projet de recherche. Ce projet de mémoire s'appuie également sur une recherche étymologique à la fois riche et rigoureuse qui parfois étonne dans ce qu'elle nous apprend donnant ainsi lieu à tout un questionnement autour de la conversation. Contrairement à ce qu'on peut parfois croire, l'étymologie ne se devine pas; elle est plutôt l'aboutissement de recherches minutieuses. Cet aspect de notre recherche est sans contredit l'un des points forts de ce mémoire.

La conversation de soi à l'autre est un travail de très longue haleine qui nous a permis non seulement d'avoir une meilleure connaissance de la conversation mais

également de redécouvrir et de se laisser habiter par le sujet de la conversation de sorte à être plus conscient de son importance. Pour reprendre l'expression de Carlos Castaneda, nous croyons que « c'est un chemin qui a du cœur ». Nous prenons ici la liberté d'ajouter que ce qui est heureux c'est que nous ne sommes pas arrivés au bout du chemin.

Au fond, au cœur de la conversation, ce qui se joue c'est le sort de la communication. Compte tenu de tout ce qui précède, rappelons que l'un des enjeux de la communication c'est la capacité que nous avons à échanger dans une conversation. Comment une communication peut-elle être possible si nous ne pouvons même pas converser? Car, qu'est-ce que la conversation d'une certaine manière, c'est peut-être la communication réduite à ce qu'elle a de plus essentiel, l'échange entre deux personnes, et qu'est-ce que la communication a à offrir de mieux sinon de permettre à chacun de pouvoir exercer à son tour et à sa façon l'art de s'exprimer, de comprendre, d'échanger et de pouvoir contribuer à l'élaboration du sens de quelque chose qu'on peut partager avec l'autre.

La communication, telle qu'elle se présente aujourd'hui dans sa logique médiatique et plus encore dans sa volonté de séduction planifiée comme industrialisée ne nous conduit-elle pas au refus de l'intimité, de l'intériorité? Peut-on se demander si nous ne sommes pas en train de devenir, en tant que société, des inquiets qu'un vide sonore habite? Faut-il réapprendre le silence et la douceur du dedans pour mieux revenir dehors?

Nous croyons que c'est ce que permet la conversation. C'est une musique puissante qui « me donne des sensations abstraites, des figures délicieuses de tout ce que j'aime – du changement, du mouvement, du mélange, du flux, de la

transformation...<sup>100</sup> » La conversation, c'est l'éclat d'une vérité lumineuse : la sienne propre et celle de l'autre. Une étincelle de vie qui se rallume sans cesse.

---

<sup>100</sup> Paul Valéry, *Monsieur Teste*, Paris, Gallimard, 1946, p.28.

## BIBLIOGRAPHIE

### LIVRES ET CHAPITRES DE LIVRES

Alançon, Jean. d', *Les risques du bonheur : Conversation philosophique*, Paris, Éditions Brepols, 1997.

Aristote, *Rhétorique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1991.

Bobin, Christian, *Autoportrait au radiateur*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997.

Bougnoux, Daniel, *Introduction aux sciences de la communication*, Paris, Éditions La découverte, 2001.

Brisville, Jean-Claude, *Le souper*, Paris, Actes Sud, 1989.

Castaneda, Carlos, *La force du silence*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1988.

\_\_\_\_\_, *L'herbe du diable et la petite fumée*, Paris, Christian Bourgois, coll. « 10/18 », 1985.

Castaglioni, Baldassar, *Le livre du courtisan*, trad. de l'italien d'après la version de Gabriel Chappuis (1580) par Alain Pons, Paris, Garnier-Flammarion, 1991.

Craveri, Benedetta, *L'âge de la conversation*, Paris, Gallimard, 2002.

\_\_\_\_\_, « La conversation : Les salons et l'esprit de société », *L'esprit de l'Europe : dates et lieux*, t. 3, Paris, Flammarion, 1993, p. 117-127.

Deleuze, Gilles et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996.



Fumaroli, Marc, *La diplomatie de l'esprit. De Montaigne à La Fontaine*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1998.

Fumaroli, Marc, « La conversation », *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, p. 3617-3674.

Goffman, Erving, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974.

\_\_\_\_\_, *La mise en scène de la vie quotidienne*, t.1. *La présentation de soi*, Paris, Minuit, 1974.

Hagège, Claude, *L'homme de parole. Contributions linguistiques aux sciences humaines*, Paris, Fayard, 1985.

Jacob, André, *Introduction à une philosophie du langage*, Paris, Gallimard, 1976.

La Bruyère, Jean de, *Les caractères*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965.

La Rochefoucault, François de, *Maximes et réflexions diverses*, Paris, Gallimard, 1976.

Lévy, Pierre, *Le feu libérateur*, Paris, Arléa, coll. « Arléa-poche », 2006.

Méré, *Œuvres posthumes*, 3 t., présentées par Charles-H. Boudhors, Paris, Fernand Roches, 1930.

Montaigne de, Michel de, *Essais*, 3 t., édition présentée, établie et annotée par Pierre Miche, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1965.

Pascal, Blaise, *Pensées*, Paris, Gallimard, Coll. «Folio classique», 1977.

Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916.

Scudéry, Madeleine de, *Clélie*, Ville, maison, année.

Sénèque, *Apprendre à vivre : Lettres à Lucilius*, 2 t.,

Tallemant des Réaux, Gédéon, *Historiettes*, Paris, Mercure de France, coll. « Des plus belles pages », 1927.

Todorov, Tzvetan, *Le jardin imparfait : La pensée humaniste en France*, Paris, Grasset, 1998.

Valéry, Paul, *Monsieur Teste*, Paris, Gallimard, 1946.

Wittgenstein, Ludwig, *Leçons et conversation sur l'esthétique*, Paris, Gallimard, 1982.

Zeldin, Théodore, *De la conversation*, Paris, Fayard, 1999.

## ARTICLES SPÉCIALISÉS

Bachelier, Evelyne, « De la conversation à la conversation », *Communication*, n° 30, 1979, p. 31-56.

Berthet, Frédéric, « Éléments de conversation », *Communication*, n° 30, 1979, p. 109-163.

Delouche, Hervé, « L'art de la conversation : Entretien avec Lydie Salvaire » dans *Regards, La littérature comme lieu de résistance*, n° 44, mars 1999, p. 40.

Flahaut, François, « Le fonctionnement de la parole », *Communication*, n° 30, 1979, p. 73-79.

Grice, Paul. H, « Logique et conversation », *Communications*, n° 30, 1979, p. 57-72.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine, « Les cultures de la conversation » dans *Le langage*, Paris : Sciences Humaines, coordonné par Jean-François Dortier, 2001, p. 209-215.

Sperber, Dan, et Deirdre, Wilson, « L'interprétation des énoncés », *Communications*, n° 30, 1979, p. 80-94.

## DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES

Ducrot, Oswald et Tzvetan Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972.

Jacob, André (dir.), *Encyclopédie philosophique universelle*, dict. 1, « Les notions philosophiques », Paris, P.U.F, 1990.

Rey, Alain (dir.), *Le Petit Robert*, Dictionnaires Le Robert, / VUEF 2001. (Microsoft,)

Rey, Alain (dir.), *Le Robert : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires le Robert, 1992.

## SITES INTERNET

Bourgeois, Denis, *Littérature et éthique / L'hypothèse de la phaticité*. Adresse URL : [http://bourjoie.free.fr/thesedb/th\\_5.htm](http://bourjoie.free.fr/thesedb/th_5.htm). Article consulté le 5 avril 2003.

## ENTREVUES

Roy, Marie-Josée, entretien sur la conversation, rencontre avec Édourad Molinaro, réalisateur, à Paris, le 9 juin 2003.

\_\_\_\_\_, entretien sur la conversation, rencontre avec Sophie Thibault, chef d'antenne à TVA, à Montréal, le 11 septembre 2003.

\_\_\_\_\_, entretien sur la conversation, rencontre avec Charles Berling, acteur, à Montréal, le 6 octobre 2003.

\_\_\_\_\_, entretien sur la conversation, rencontre avec Françoise Faucher, comédienne, à Montréal, le 16 octobre 2003.

\_\_\_\_\_, entretien sur la conversation, rencontre avec Stéphane Lépine, directeur de l'école de théâtre de l'UQAM, à Montréal, le 7 octobre 2003.

\_\_\_\_\_, entretien sur la conversation, rencontre avec Gérard Poirier, comédien, à Montréal, le 28 octobre 2003.

\_\_\_\_\_, entretien sur la conversation, rencontre avec Lorraine Pintal, directrice du TNM, à Montréal, le 21 octobre 2003.

\_\_\_\_\_, entretien sur la conversation, rencontre avec Joël Lebigot, animateur à la SRC, à Montréal, le 17 mars 2004.

\_\_\_\_\_, entretien sur la conversation, rencontre avec Simon Durivage, animateur à la SRC, à Montréal, le 25 novembre 2003.



ANNEXE  
INTÉGRAL DES ENTREVUES SUR CD